

# FRANCOPHONIE DE L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE

LIANA NISSIM

Boubacar Boris DIOP, Odile TOBNER, François-Xavier VERSCHAVE, *Négrophobie*, Paris, Éditions des Arènes, 2005, 203 pp.

Trois grands intellectuels signent les trois essais qui composent ce volume, pour démasquer les impostures du discours sur l'Afrique qu'un journaliste très connu, Stephen SMITH (à *Libération* de 1988 à 2000, puis rédacteur en chef au *Monde* de 2000 à 2004) a publié chez l'éditeur prestigieux Calmann-Lévy en 2003, *Négrologie: pourquoi l'Afrique meurt*, couronné du prix Essai France Télévision 2004. Or, ce best-seller tant admiré ressuscite les pires clichés coloniaux, comme le prouvent les analyses rigoureuses et très approfondies des trois auteurs de *Négrophobie*.

Dans "Peau noire, discours blanc" (pp. 11-60) Odile TOBNER (dont on connaît l'engagement aux côtés de l'écrivain Mongo BETI) analyse le livre de SMITH chapitre par chapitre, non seulement en relevant les tautologies, les paralogismes, les contradictions, le manque de sources pour chiffres et données de tout genre, les dénégations de façade, les sophismes, les équivoques, les phrases méprisantes et injurieuses, mais aussi en démontrant très patiemment et très pertinemment les mensonges (ceux par exemple concernant le bois coupé en Afrique, dont 85% serait destiné, selon SMITH, à la cuisson des aliments (!), tandis qu'une déforestation sauvage perpétrée par des entreprises étrangères arrache à la forêt de l'Afrique centrale des millions de mètres cubes de bois) ou les silences coupables, comme ceux concernant "la profonde connivence de Paris avec les pouvoirs africains les plus corrompus" (p. 22) et la tutelle que la France n'arrête d'exercer en Afrique francophone: "la trop fameuse 'coopération' – rappelle Odile TOBNER – a été le fléau de l'Afrique" (p. 26). Surtout, relativement à la traite atlantique, on conteste à juste titre le négationnisme de SMITH, qui met en avant le 'syndrome de victimisation' (!) des Africains; on relève toute la mauvaise foi du journaliste dans sa défense et illustration de la colonisation, dans son évaluation des guerres africaines actuelles (il "ne traite pas de la violence

en Afrique, il traite de la violence africaine, comme si elle était spécifique et particulièrement barbare”, p. 41); enfin Odile TOBNER accuse le confusionnisme malicieusement entretenu à propos du tribalisme et de la religiosité en Afrique, ainsi que le silence de SMITH sur les implications de la France dans le “maintien des potentats fraudeurs” (p. 50).

Boubacar Boris DIOP, le célèbre romancier sénégalais qui est aussi journaliste, et qui représente l'une des voix africaines les plus significatives de la scène mondiale contemporaine, est l'auteur de “Stephen Smith, passeur du racisme ordinaire” (pp. 61-101), qui part du constat que “s'il est hors de question de nier le désastre africain, l'usage qu'en font [certains] intellectuels occidentaux est pour le moins sidérant” (p. 62); en réalité, Boubacar Boris DIOP pense que l'auteur “d'un ouvrage aussi vulgaire et même franchement ordurier par endroits” (p. 69) ne mérite pas que l'on engage un dialogue avec lui; mais – dit-il – “il importe de rester attentif au contenu de *Négrologie*” (p. 69) car ce livre n'est que “le signe d'un dangereux changement de mentalités” (p. 65), l'exemple d'“une certaine littérature racialisante très en vogue en Europe” (p. 66); et si les vrais chercheurs ne prennent pas au sérieux cet ouvrage, il “n'en reflète pas moins l'opinion dominante dans la société française actuelle sur l'Afrique noire” (p. 67) et donne une seconde vie à tous les clichés, même les plus blessants, “aux préjugés les plus communs et les plus malsains sur les Noirs” (p. 69). En ayant recours à un langage lucide et mesuré, à une austère clarté d'esprit et à un discernement grave et sévère, à de sages et sérieuses argumentations, Boubacar Boris DIOP passe en revue les nœuds les plus scandaleux du livre de SMITH, non pas tant ou non pas seulement pour le contester, quant plutôt pour ouvrir d'importantes réflexions et des approfondissements considérables sur des aspects fondamentaux de l'histoire et de la réalité africaines: qu'on lise par exemple les pages que Boubacar Boris DIOP consacre au négationnisme de SMITH par rapport à la traite et à l'esclavage ou à sa thèse révisionniste sur le colonialisme; qu'on lise surtout les pages sur les conflits africains actuels, sur l'afro-pessimisme, sur les thèmes dominants des littératures africaines, sur la négritude, sur la Françafrique...: on en tirera non seulement la certitude de l'abjection du livre de SMITH, mais aussi une vision cohérente et révélatrice des enjeux majeurs de la réalité culturelle et politique africaine.

Dans la troisième partie, “Dix ans de désinformation” (pp. 103-196), François-Xavier VERSCHAVE (le président de l'association *Survie* disparu le 29 juin 2005, grand spécialiste de la Françafrique dont a lui-même forgé le concept) arrête son attention sur le génocide tutsi de 1994 et sur le rôle que joue Stephen SMITH, en se faisant “l'instrument d'une désinformation [...] le plus souvent très subtile, déguisée par une rhétorique sophistiquée, mais parfois brutale, affirmant clairement le contraire des faits” (p. 104). VERSCHAVE examine quelques extraits de l'œuvre journalistique de SMITH entre 1994 et 2004 qui prouvent son engagement dans “l'étouffement du scandale de la complicité française dans le gé-

nocide rwandais” (p. 111). L’auteur élargit ensuite son analyse à d’autres aspects discutables de la politique française en Afrique et aux manières employées par SMITH pour maquiller ou déformer l’information: les fraudes électorales au Tchad, le soutien de la France à son allié zairois MOBUTU par le recrutement de mercenaires, le soutien pour le retour en force de Denis SASSOU NGUESSO au Congo-Brazzaville, la coopération militaire avec le dictateur togolais EYADÉMA et ainsi de suite.

Aussi, ce livre me paraît-il incontournable non seulement pour connaître l’ingérence néocoloniale et les intérêts (souvent bien occultés) de la France dans l’Afrique contemporaine, mais aussi pour mieux comprendre les raisons et les enjeux des désastres qui n’arrêtent pas de frapper le continent.

Liana NISSIM

Roland LEBEL, *Le Livre du pays noir. Anthologie de la littérature africaine* [1927], Présentation et étude de Jean-Claude BLACHÈRE avec la collaboration de Roger LITTLE, Paris, L’Harmattan, 2005, 235 pp.

On ne peut que se féliciter de cette réédition de la célèbre anthologie de Roland LEBEL, le “spécialiste de la littérature coloniale” (p. VII), une littérature qui, malgré les études remarquables qu’on lui consacre depuis quelques années, reste encore un domaine mal exploré, avec “auteurs oubliés et méprisés, enjeux esthétiques et idéologiques aujourd’hui mal mesurés, livres, enfin, jamais réédités” (p. VII).

Par cette réédition, Jean-Claude BLACHÈRE nous offre donc une occasion pour mieux connaître un pan de l’histoire littéraire (et de l’histoire tout court) qui avait été refoulé (chose par ailleurs compréhensible), mais qu’il faut pourtant remettre au jour, car il est important (n’en déplaise à M. SARKOZY) de ‘ressasser’ le passé<sup>1</sup>, tout au moins pour ne pas retomber dans les mêmes fautes ou dans les mêmes méprises.

L’excellente introduction de Jean-Claude BLACHÈRE (pp. VII-XXV) nous prépare et nous guide à la lecture de l’anthologie, une “anthologie cannibale – nous prévient le critique – qui digère et assimile l’Autre” (p. XIV): un seul écrivain noir est en effet retenu par LEBEL, Bakary DIALLO, “le tiraillleur sénégalais [...] parfaitement naturalisé” (p. XIV). Pour Roland LEBEL, la littérature africaine est celle des “Blancs ayant séjourné en Afrique” (p. XIII), selon lesquels “le Pays noir est dénaturé de sa négrité originelle et re-naturé en contrée morale où l’âme française se mire et se reconnaît” (p. XII), car, dans la pensée de LEBEL, “le programme littéraire est proche du projet politique [...] [et] au fond Lebel avait

<sup>1</sup> Sur l’instance lancée à Dakar par Nicolas SARKOZY d’arrêter de ‘ressasser’ le passé, cf. le compte rendu, dans cette même livraison de *Ponts*, de Makhily GASSAMA (dir.), *L’Afrique répond à Sarkozy*, Paris, Philippe Rey, 2008.

raison de proposer, pour baptiser ce nouveau courant littéraire, le terme 'colonialisme', sans se douter que l'avenir devait réserver une autre (in)fortune à son néologisme" (p. XVII).

Jean-Claude BLACHÈRE analyse les enjeux que sous-tend l'anthologie: toucher le grand public, proposer une littérature de bonnes mœurs, montrer la vérité sur l'Afrique, "la vérité de la vision blanche du Pays noir [...] [qui] participe de la vérité de la présence française en Afrique, parce qu'elle est un des visages de la légitimité de cette présence. Dire vrai, parce qu'on est dans le vrai, parce qu'on est soi-même le Vrai" (p. XVII). Les thèmes majeurs et les inévitables partis pris de l'anthologie sont aussi examinés, puis résumés dans la conclusion qui mérite une longue citation: "*Le Livre du pays noir* est un livre optimiste, tonique, plein de ces illusions qui ne se sont perdues que peu à peu dans l'opinion. Témoin de son temps, sans doute, avec ses représentations fantasmées, ses partis pris, ses naïvetés, son paternalisme satisfait; mais témoin capital et nécessaire pour la connaissance de notre propre histoire mentale" (p. XXV).

Un seul reproche à cet ouvrage: malgré la note garantissant que "les références entre parenthèses dans le texte renvoient à la pagination du présent volume" (p. X) il y a toujours un décalage de quelques pages entre les citations proposées dans l'introduction et les textes de l'anthologie, ce qui ne facilite pas la compréhension et l'approfondissement du lecteur.

Liana NISSIM

Médoune GUÈYE, *Aminata Sow Fall. Oralité et société dans l'œuvre romanesque*, Paris, L'Harmattan, 2005, 197 pp.

Cet ouvrage, qui remplit une lacune de la critique littéraire ("l'œuvre d'Aminata Sow Fall n'a fait l'objet d'aucune critique de grande envergure", p. 10n), s'ouvre par une synthétique biographie intellectuelle de la romancière, pour aborder ensuite l'étude des deux aspects fondamentaux de sa production, "tradition orale et société, qui inspirent à la fois sa technique narrative et son discours romanesque" (p. 13).

Appartenant à la première génération des romancières sénégalaises, Aminata SOW FALL se distingue de ses congénères pour préférer à "la tradition du réalisme autobiographique [...] une vision plus élargie" (p. 18) qui peint la condition humaine, ce qu'il ne faut pas interpréter comme un choix antiféministe; au contraire, elle se considère comme un auteur engagé, d'autant plus que l'engagement dans le roman africain est "en relation avec l'héritage de la littérature orale (p. 23), très puissant dans les œuvres d'Aminata SOW FALL, comme le prouvent les différents chapitres de ce livre.

Dans "Tradition orale et philosophie wolof dans *le Revenant*", Médoune GUËYE relève la survivance de formes caractéristiques du conte oral et la présence d'éléments de la pensée wolof dans le premier roman de l'écrivaine.

Le chapitre "Symbolisme initiatique dans *l'Appel des arènes*" analyse les rôles actantiels des personnages qui entourent Nalla, un enfant de douze ans qui voudrait intégrer les valeurs du monde traditionnel, à l'encontre du projet de ses parents qui "aspirent à une éducation strictement occidentale" (p. 65); le critique souligne la structure analogue à celle des récits mythiques et initiatiques dans ce roman de quête, où l'on peut repérer "toute une typologie archéologique de l'épopée du Kajoor, le monument majeur de la littérature orale wolof" (p. 85). Ainsi, "*l'Appel des arènes* pose symboliquement la question de la place de la tradition dans la modernité" (p. 86), en proposant comme réponse "une synthèse des deux mondes" (p. 87) et en revendiquant "simultanément la pleine compréhension des valeurs ancestrales et l'ouverture sur la modernité" (p. 93).

Le chapitre "La parole traditionnelle dans *la Grève des Battu et l'Ex-père de la nation*" explore dans les deux romans du titre leur structure dualiste (héros positif vs héros négatif, selon les règles des contes et des légendes de la tradition). Cette structure binaire permet "une mise en scène [...] des mécanismes de la société" (p. 114) pour la critiquer; il s'agit surtout d'une "critique sévère du milieu sociopolitique" (p. 122), des responsables politiques qui n'ont pas "désigné l'intérêt supérieur de la nation comme priorité" (p. 122) et qui sont ainsi voués à l'échec.

Dans le chapitre suivant ("Interaction du mythe et du romanesque dans *le Jujubier du patriarche*") Médoune GUËYE considère le roman du titre comme "le tissage d'éléments mythologiques traditionnels dans un texte romanesque contemporain" (p. 125); cette stratégie littéraire "permet à l'auteur de produire une narration écrite en fiction d'oralité" (p. 125) et de proposer la "peinture d'une communauté aliénée où la recherche des valeurs authentiques se présente comme solution ultime aux dysfonctionnements sociaux" (p. 131), ce qui arrive grâce à la transposition du récit épique du Foudjallon, qui est à même de "reconstruire l'univers symbolique du groupe identitaire" (p. 133). Après une analyse des caractères fondamentaux de l'épopée transposée dans le roman, le critique prouve que dans cette œuvre d'Aminata SOW FALL l'épopée "apparaît comme un lieu de synthèse et de redynamisation des schémas et motifs mythiques et épiques de la zone ouest sahélienne" (p. 156) capables de valoriser "une vision identitaire conforme au métissage [...] qui représente le véritable paradigme de la société sénégalaise" (p. 158).

L'ouvrage se termine par un entretien avec la romancière dont le titre, "Écriture, développement et féminisme" (pp. 167-188), en suggère clairement les thèmes majeurs.

Liana NISSIM

François HOUTART (dir.), *La société civile socialement engagée en République démocratique du Congo*, Paris, L'Harmattan, 2005, 122 pp.

Le volume recueille les communications d'un séminaire qui a eu lieu à Louvain-la-Neuve en novembre 2004, et "se situe dans le prolongement de deux autres initiatives [...] *La société civile congolaise – État des lieux et perspectives* [et] [...] *La société civile à un tournant*", comme on le précise dans l'"Introduction" (p. 7). Le livre se compose de neuf chapitres, chacun consacré à un intervenant, et d'une annexe concernant le bilan final des journées d'études.

Albert KASANDA LUMEMBU dans "Considérations sur la société civile congolaise, un apport conceptuel" (pp. 9-22) souligne avant tout la présence d'un esprit critique au sein de la société vis-à-vis de la situation du Pays, qui s'avère très complexe (instabilité politique, conflits, faillite économique, pauvreté des gens). Après avoir rappelé les étapes fondamentales de l'évolution historique du concept de société civile (d'Aristote à Marx), l'auteur aborde le cas spécifique de la réalité sociale et politique du Congo; il termine sa réflexion par la proposition de "trois modèles théoriques pour une lecture critique de l'action des organisations qui s'inscrivent dans ce vaste champ qu'est la société civile" (p. 10). Gauthier DE VILLERS commence son étude "Trajectoire historique et idéologique d'une société civile: le cas de la RDC" (pp. 23-37) par sa définition de société civile et passe ensuite à considérer la catégorie sociale des 'évolués'; il précise: "le statut d'évolués [est] l'apanage de la seule élite indigène ayant réellement accédé à la forme occidentale de la civilisation" (p. 25). L'auteur rappelle quelques-unes des figures centrales du cadre politique des années 1950-1970, telles que le premier ministre Patrice LUMUMBA, le président KASA-VUBU, le professeur Mabika KALANDA. "La société civile socialement engagée dans la République démocratique du Congo" (pp. 39-54) est le titre du troisième chapitre, rédigé par Modeste MUTINGA. Il est question d'une analyse du concept de société civile, de son champ d'application, de ses composantes, de ses objectifs, de ses dynamiques, des lois qui la régissent. L'auteur conclut: "la diversité est [...] la principale caractéristique de la société civile congolaise et de son action" (p. 44). MUTINGA analyse les différents "piliers de la société civile congolaise" (p. 45): les églises traditionnelles, les organisations non gouvernementales de développement, les associations de défense des droits humains, les syndicats de presse libre. L'auteur termine son exposé en remarquant les différentes tâches (ou "défis", p. 51) que la société congolaise doit se fixer, les projets qu'elle doit porter à terme, les missions qu'elle est appelée à accomplir. Dans le chapitre "Les initiatives des Communautés de base en République démocratique du Congo" (pp. 55-64), Stanislas BUCYALIMWE MARARO souligne avant tout que "les gens cherchent à trouver une place dans l'es-

pace non contrôlé par l'État et où ils peuvent mener des actions qui leur sont bénéfiques" (p. 56). L'auteur se propose de faire l'état des lieux des initiatives populaires locales, "qui vari[ent] en fonction des communautés et régions" (p. 57); le cadre étant extrêmement varié, BUCYALIMWE MARARO annonce, dès le début de son article, sa décision de se limiter aux traits généraux de ces communes et termine en envisageant plusieurs possibilités de développement (maîtrise des cultures traditionnelles et en même temps des technologies modernes, campagnes de sensibilisation en faveur des formations et des professions, renforcement des capacités d'auto-financement). Dans le chapitre suivant, à caractère éminemment historique, "Société civile et pouvoir en République démocratique du Congo" (pp. 65-75), Rigobert MINANI BIHUZO s.j. parcourt au fil des années le rapport difficile entre la société civile et le pouvoir politique. L'exposé se conclut par la dénonciation des points faibles de la mobilisation de la population, comme le manque d'un dessein et d'une organisation bien structurés à l'intérieur des interventions. Dans le sixième chapitre, Valérien MUROY aborde le problème de l'émigration de la population congolaise en Belgique dans "La diaspora congolaise: potentialités et atouts pour le renforcement de la société civile socialement engagée en République démocratique du Congo" (pp. 77-83). Après un bref aperçu historique, l'auteur réfléchit sur le dialogue entre les OSC de Belgique et les OSC du Congo. Robert MBUYI MUKADI dans son étude "La société civile congolaise: mythe ou réalité?" (pp. 85-91) s'interroge à son tour sur la définition de société civile; il passe ensuite à l'étude du cas spécifique du Congo, en mettant en relief les faiblesses de l'engagement civil dans ce pays, ses "déficiences multiples" (p. 89). L'exposé se conclut par un souhait de renouveau, de réorganisation et de renforcement au sein de la société pour une prise de conscience plus nette de son importance et de son rôle. Dans le huitième chapitre "Le partenariat entre le Nord et la société civile socialement engagée de la République démocratique du Congo" (pp. 93-100), Sylvestre KAMBAZA se propose de "faire [...] le point sur le partenariat entre les organisations sociales congolaises et les organismes de financements du Nord, en y relevant des zones d'ombre, les lumières et les contradictions dans le but de proposer d'autres axes de collaboration, de nature à faire évoluer les échanges vers un partenariat profitable à tous les concernés de part et d'autre, particulièrement face aux effets de la mondialisation" (p. 93). À côté du compte rendu des différentes activités des ONGD et des Églises, l'auteur suggère une série considérable de propositions d'interventions et d'améliorations, visant au renforcement des organisations paysannes et notamment du partenariat Nord-Sud. François HOUTART dans le dernier chapitre du volume "Société civile, mouvements sociaux et développement" (pp. 101-113) explique avant tout le concept de développement d'un Pays au niveau économique, social, politique et culturel; il analyse ensuite les initiatives diverses, censées améliorer ce processus et qui s'avèrent au contraire de "fausses solutions" (p. 104), comme par exemple la lutte contre la pauvreté,

l'action humanitaire, l'action culturelle, le microcrédit. L'article se termine par une réflexion sur le rôle de la société civile au sein du développement national, qui devrait viser à "changer une réalité et un système. La constitution d'un Forum social congolais serait une initiative très favorable à cet effet" (p. 113).

Le volume s'achève par une annexe, "Résolution et recommandations des journées de réflexion sur la société civile socialement engagée en République démocratique du Congo" (pp. 115-118) qui offre un bilan général des exposés, rappelle les idées principales et les conclusions que les auteurs ont tirées.

Francesca PARABOSCHI

Thierno HAMIDOU BAH, *L'intégration des savoirs au primaire. Une étude des croyances des enseignants de Guinée*, Paris, L'Harmattan, 2005, 199 pp.

Ce livre, issu d'une thèse en éducation, se propose d'analyser la perception de 'l'intégration des savoirs' chez les enseignants de l'école primaire en Guinée. Une brève "Préface" (p. 17) de Louise GAUDERAU et Jean VILLENEUVE (Université du Québec à Montréal) est suivie d'une "Introduction" (pp. 19-20) de l'auteur.

Le premier chapitre, "Contexte et problématique" (pp. 21-38), présente la situation de l'école primaire de Guinée: ses programmes, ses enseignants et le peu de place qu'y tient l'intégration des savoirs. HAMIDOU BAH souligne l'importance d'"un diagnostic des croyances des enseignants guinéens [...] pour pouvoir développer les conditions de base entourant une éventuelle introduction à l'école primaire de situations didactiques intégratrices et une modification des pratiques pédagogiques actuelles des enseignants" (p. 37).

Le chapitre suivant, "Cadre théorique" (pp. 39-64), se penche d'abord sur les différentes définitions du concept de 'croyance': le schéma présenté à la p. 46 résume les théories avancées par la plupart des auteurs consultés par HAMIDOU BAH, et constitue probablement l'acquis le plus intéressant de l'étude grâce à son universalité, qui en permet l'emploi dans des champs d'étude différents. La deuxième partie du chapitre se penche sur la notion d'intégration des savoirs, avec des résultats moins intéressants, voire parfois nébuleux.

Dans "Démarche de recherche et instrumentation" (ch. III, pp. 65-87) HAMIDOU BAH analyse l'échantillon d'enseignants qui ont répondu à son enquête (sexe, âge, instruction...) et expose ensuite les procédés suivis pour créer le questionnaire qui leur a été distribué. Les fruits de son travail sont rapportés dans le chapitre IV "Ce que les enseignants pensent de l'intégration" (pp. 89-130), et



sont ensuite analysés dans la “Discussion” (ch. V, pp. 131-153).

La “Conclusion” (pp. 155-161) résume les résultats du travail: elle souligne la distance entre l'ouverture mentale des enseignants et le manque des conditions matérielles minimales pour parvenir à une intégration des savoirs. L'auteur prône “un renouvellement du curriculum de l'école primaire [avec notamment] la prise en compte des savoirs endogènes et [...] leur intégration effective dans l'éducation scolaire” (p. 160).

Le volume se clôt sur trois appendices (la reproduction du questionnaire adressé aux enseignants, le guide d'entrevue et les tableaux des résultats, pp. 163-182) et sur une vaste bibliographie (pp. 183-199).

Maria Benedetta COLLINI

Lucile DESBLACHE (dir.), *Écrire l'animal aujourd'hui*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal / CRLMC, 2006, 287 pp.

Ce volume d'études consacrées à la présence de l'animal dans les littératures contemporaines contient des articles concernant en tout ou en partie des auteurs francophones d'horizons différents.

Deux essais se concentrent sur l'écrivaine algérienne Malika MOKEDDEM. Najib REDOUANE, dans “Le bestiaire de Malika Mokkeddem dans *Le siècle des sauterelles*” (pp. 189-203), souhaite se pencher sur “le rôle capital que le bestiaire joue dans l'ossature structurelle du texte ainsi que dans le dénouement de l'intrigue et la signification profonde du roman” (p. 189); une analyse textuelle très ponctuelle des différentes présences animales dans *Le siècle des sauterelles* amène REDOUANE à conclure que “l'univers animalier est pleinement visible et quantifiable dans l'espace romanesque [de Mokkeddem]” (p. 202). L'analyse de Yvette BÉNAYOUN-SZMIDT dans “Pour un bestiaire marin de Malika Mokkeddem dans *N'Zid*” (pp. 205-219) montre que “des animaux aquatiques (méduse, seiche, dauphin, baleine, oursin, bernard-l'hermite, poisson) et des oiseaux (albatros, pélican, mouette, cormoran, rossignol) – par les connotations symboliques, archétypales et culturelles auxquelles ils sont souvent liés – s'avèrent partie intégrante de la quête des épaves de la mémoire [de la narratrice]” (p. 205). Les animaux du milieu marin acquièrent ainsi, dans *N'Zid*, une fonction à la fois utilitaire et identitaire: l'héroïne peut s'identifier alternativement à l'oursin et à la méduse (avec laquelle elle partage l'horreur et la beauté); d'autres bêtes marines s'enrichissent à leur tour de valeurs différentes, et le voyage marin devient un véritable voyage intérieur: “l'univers animalier [...] offre à la romancière la possibilité de revisiter les imaginaires momifiés et ancrés dans des

tragédies antiques [...] pour les libérer [...] et les faire naviguer sur les nouvelles eaux de son imaginaire personnel et contemporain” (p. 218).

Le renouvellement du symbolisme traditionnel des animaux est aussi au centre de l'article de Lucile DESBLACHE “Signes du temps: animaux et visions du passé dans la fiction contemporaine” (pp. 269-279), qui met en parallèle le roman de Patrick CHAMOISEAU *L'esclave vieil homme et le molosse* et celui de A. S. BYATT *Angels and insects*. Dans le premier texte, la réappropriation du passé se fait à travers la subversion du symbole et de la métaphore, et le chien qui poursuit le marron devient progressivement son alter ego; comme le dit DESBLACHE, “les créatures non-humaines offrent une chance de nous libérer des idées préconçues” (p. 273). La deuxième partie de l'étude porte principalement sur le roman de BYATT, dont DESBLACHE montre les différentes caractérisations du papillon. L'élément commun aux deux romans est la capacité de retravailler les données de la tradition: “si les symboles peuvent transmettre une vision conformiste du monde sans la remettre en cause en véhiculant des clichés culturels, ils peuvent également stimuler notre imagination et nous permettre de créer une autre réalité” (p. 277).

Le parallèle entre deux romans issus de milieux différents est aussi au centre le l'article de Anguéliki GARIDIS “Chat et chien écrivains: de Natsume Sôseki à Patrice Nganang” (pp. 53-63); la distance entre les textes est ici non seulement culturelle, mais aussi temporelle: le roman du japonais Natsume SÔSEKI *Je suis un chat* date de 1905-1906, alors que le camerounais Patrice NGANANG a publié *Temps de chien* en 1999. Dans les deux ouvrages, un animal domestique (en l'occurrence un chat et un chien) incarne la voix narratrice, qui est ainsi douée d'un regard distancié vis-à-vis de la nature humaine: “le point de vue [...] de l'animal est surtout un prétexte pour observer les hommes de l'extérieur, mettant à jour leur bêtise – chez Sôseki –, démontrant les rouages de leur lâcheté, de leur violence et de leur cruauté chez Nganang” (p. 57).

L'étude qui ouvre le recueil, “Que nous dit l'animal de nous et de la société? À propos de Boudjedra, Murakami et Carver”, d'Alain MONTANDON (pp. 15-37), est de plus vaste portée. L'auteur remarque le rôle de pivot de KAFKA dans les rapports entre l'écrivain et l'animal, ce dernier étant le “miroir aveugle” (p. 15) de l'homme; ainsi, dans *L'escargot entêté* de Rachid BOUDJEDRA, le gastéropode est “l'élément catalyseur d'une névrose obsessionnelle” (p. 16) qui hante le héros, médiocre bureaucrate emblème de l'homme brisé par sa société: “écrire l'animal [pour Boudjedra], c'est écrire la société algérienne de son époque” (p. 18). MONTANDON examine ensuite des recueils de nouvelles de l'écrivain japonais Haruki MURAKAMI et de l'auteur américain Raymond CARVER, avec plusieurs références à d'autres auteurs de nationalités différentes: il met ainsi en évidence comment le lecteur est saisi par une “fascination opaque et qui échappe au langage” (p. 32) au moment de l'apparition de l'animal, et il souligne que “ces ani-

maux ne sont pas des symboles, ni des allégories. Ils sont là pour signifier simplement un lien qui pourrait exister” (p. 35).

Maria Benedetta COLLINI

Jacques CHEVRIER (dir.), “Tierno Monénembo”, *Interculturel Francophonies*, n. 9, juin-juillet 2006

Selon sa tradition, la revue dirigée par Andrea CALI propose un numéro monographique, consacré cette fois-ci à l'écrivain guinéen Tierno MONÉNEMBO<sup>2</sup>. Dans sa présentation (pp. 7-18), Jacques CHEVRIER, responsable scientifique de cette livraison, souligne avant tout l'importance de l'univers peul dans toute l'œuvre du romancier, lequel garde pourtant “une distance critique vis-à-vis d'une société marquée à la fois par la dispersion, le nomadisme et le mélange” (p. 8). Cependant, le nomadisme atavique qui caractérise presque tous les personnages de l'écrivain “n'exclut pas une réelle fidélité au gisement de la culture peule, constamment convoqué et revisité” (p. 8). CHEVRIER passe ensuite en revue les thèmes majeurs de l'œuvre romanesque de Tierno MONÉNEMBO (la mémoire et l'histoire, “l'errance à travers les villes tentaculaires” (p. 11), le labyrinthe généalogique, l'exil), ainsi que ses caractères structuraux fondamentaux (la poétique de la trace, la construction binaire, les influences et les filiations qui rattachent le romancier à d'autres écrivains et penseurs), bref tous les sujets qui seront traités par les nombreux auteurs des essais qui vont suivre.

La première section, “Tierno Monénembo, écrivain peul”, comprend trois études; celle d'Alimou CAMARA, “Tierno Monénembo, le fond peul” (pp. 21-36), explique comment l'écrivain utilise les matériaux de la tradition peule dans son œuvre (occurrences linguistiques, onomastique, références culturelles) dans le but de “témoigner la richesse de sa culture [...] et garder la trace d'un monde menacé de disparition” (p. 23). En même temps, Alimou CAMARA souligne le regard critique que Tierno MONÉNEMBO (pour qui “le cosmopolitisme est la règle”, p. 26) réserve au fonds peul, “aidé en cela par son propre exil” (p. 30) et par le “souci de réaliser une œuvre littéraire ouverte au monde” (p. 31).

Auguste Léopold MBONDÉ-MOUANGUÉ est l'auteur de “La composition discursive dans *Peuls* de Tierno Monénembo: la raillerie comme procédé rhétorique, de construction et de solidarité” (pp. 37-55), une analyse détaillée et très approfondie de l'épopée peule publiée en 2004 et qui sort des “canons littéraires conventionnels” (p. 37). Le critique, qui étudie soigneusement la structure d'ensemble de “ce roman panoramique et déroutant” (p. 54), s'arrête plus particulièrement sur l'énonciation, réalisée selon la pratique orale et sociale de la parenté à plaisanterie, à savoir le droit

<sup>2</sup> Il nous fait plaisir de rappeler que Tierno MONÉNEMBO a obtenu le prix Renaudot 2008 pour son dernier roman, *Le roi de Kahel*, Paris, Seuil, 2008. Malheureusement, dans la page (non signée) que lui consacre *Cultures Sud*, n. 172, janvier-mars 2009, p. 187, on trouve des erreurs inadmissibles: on situe en Amérique latine *Les écailles du ciel* et on affirme que Faustin, le protagoniste de *L'Ainé des orphelins*, est “placé en détention pour avoir été du côté des bourreaux” (!!!).

d'agresser verbalement l'autre (reconnu par un système d'alliances claniques clairement identifiées) "non pas pour le blesser mais paradoxalement soit pour suspendre le conflit dès ses premières manifestations, soit pour faire vivre, perpétuer et raffermir les liens fluctuants entre clans" (pp. 46-47). Ainsi, dans *Peuls*, c'est le Sérère qui assure l'énonciation, en utilisant tous les moyens rhétoriques que la pratique codifiée de la parenté à plaisanterie lui met à disposition: l'ironie, l'insulte feinte, "l'agressivité caressante [...]" qui laisse bruire la complicité" (p. 51).

"Langage et jubilation dans *Peuls* de Tierno Monémbo" (pp. 57-85) est le titre que choisit pour son étude Musanji NGALASSO-MWATHA; après avoir présenté à son tour l'ensemble de l'œuvre ("un roman en forme de portrait épique d'une culture authentique", p. 61) et le narrateur, cousin à plaisanterie qui donne au récit "une garantie d'objectivité" (p. 60), le critique s'arrête sur les "mécanismes intra et extralinguistiques" (p. 64) de *Peuls*, "écrit dans une langue très normée" (p. 64); il en relève le style soutenu, mais aussi le recours "aux mots d'emprunt nécessaires pour exprimer des *realia* locales dans des secteurs spécifiques" (p. 65), la présence d'expressions calquées des langues africaines, de formes de langage populaire, "d'alternances codiques [...]" sous forme de phrases entières en langues africaines" (p. 70), de proverbes, dictons, aphorismes et devinettes "visiblement traduits des langues africaines" (p. 71). Pour ce qui concerne le français, le critique en relève la fonction référentielle mais aussi la fonction métalinguistique, à savoir les nombreux commentaires linguistiques "parfois accompagnés de remarques anthropologiques ou sociologiques" (p. 73); il étudie enfin l'insulte et l'invective, dont la pratique dans *Peuls* est "légitimée par la parenté à plaisanterie entre Peuls et Sérères" (p. 76) et qui produit "un langage jubilatoire qui est la marque la plus remarquable de ce roman dont l'histoire n'est finalement qu'un prétexte" (p. 76).

Trois autres articles composent la deuxième section, "Tierno Monémbo, romancier de la mémoire". Le premier, "Une écriture de l'instable dans *Un rêve utile* de Tierno Monémbo" (pp. 89-106) de Noémie AUZAS, analyse le troisième roman de l'écrivain, paru en 1991, "un livre fourmillant d'intrigues, de voix, de lieux..." (p. 89), marqué par l'"écriture de l'instable" (p. 89) et par la "poétique du brouillage" (p. 95), brouillage des lieux, du temps, des modes de narration, qui met en scène "un univers déstabilisé" (p. 98), où prennent corps la déroute de l'exil, la perte des illusions concernant aussi bien l'émigration que les indépendances africaines, la déstructuration des rapports humains, la tentation de l'amnésie et, en même temps, l'émergence de la mémoire.

Christiane ALBERT, dans "Errance et déambulation urbaine chez Tierno Monémbo" (pp. 107-118) examine le thème de la ville dans trois romans (*Les écailles du ciel*, *Un attiéké pour Elgass* et *Pelourinho*) où "la ville apparaît comme un espace sans identité, sans mémoire et sans sens historique, comme une sorte de vaste bidonville" (p. 108). En effet, l'"errance urbaine [...]" est au cœur des romans de Tierno Monémbo" (p. 108), mais il s'agit d'une

errance qui “n’élabore aucun sens [...] [puisqu’elle] aboutit [...] bien souvent à la mort et à la désagrégation” (p. 108).

Jean-Claude BLACHÈRE, dans “Comment parler de l’indicible...” (pp. 119-130) médite sur la difficile entreprise de dire les horreurs du génocide rwandais<sup>3</sup>, en considérant *L’Ainé des orphelins* et en essayant une analyse comparative avec d’autres romans de Tierno MONÉNEMBO, pour évaluer aussi bien la continuité que l’originalité du récit consacré au Rwanda; le critique en met en relief plusieurs motifs importants, qu’il résume ensuite dans cette notation: “essayer de nier le réel, tenter de surmonter ses peurs par la mise à distance des faits, fermer sa parole et sa mémoire: autant de stratégies de sauvegarde auxquelles il faut ajouter [...] cet *humour noir* qui fonctionne, avec son cortège grinçant de sarcasmes, d’ironie, de cynisme [...], comme un mécanisme de défense de l’esprit humain contre l’insoutenable” (p. 126); cette “dérision cathartique” (p. 127) constitue même, selon le critique, le trait original par rapport aux autres romans, car elle exprime une “faculté de résistance” (p. 128) ailleurs absente.

“Tierno Monénembo ou l’écriture du labyrinthe” est le titre de la troisième section, comprenant quatre articles, dont le premier, “Marges et marginaux chez Tierno Monénembo” (pp. 133-149), de Célia SADAI, s’arrête sur les “récits de la marge” (p. 133) – *Pelourinho*, *Cinéma* et *L’Ainé des orphelins* – afin d’y déceler l’écriture “de la marginalité comme voie narrative dominante” (p. 133), où l’Histoire, toujours repoussée au second plan, est “supplantée par une poétique de la trace” (p. 145).

Yves CHEMLA propose “Entre la Colonisation et l’Indépendance, je ne saurais te dire laquelle est la pire” (pp. 151-167), qui est l’analyse des “doubles registres” (p. 151) du roman *Cinéma* (1997) contribuant puissamment à la “co-présence du visible et de l’invisible” (p. 153), débouchant finalement sur le pouvoir, qui “s’affirme les plus souvent comme une emprise de la mort sur le visible” (p. 165). Le critique évoque entre autres les allusions faites dans le roman à l’entreprise d’Olivier DE SANDERVAL, à laquelle s’est inspiré l’écrivain pour *Le roi de Kahel* (2008).

Dans l’article suivant, “Métafiction historiographique ou le discours postmoderne de *Peuls* de Tierno Monénembo” (pp. 169-181), Adama COULIBALY revient à la saga déjà analysée dans la première section de la revue, pour prouver que *Peuls* “est peut-être plus qu’un roman historique de type moderne, [...] un roman de métafiction historiographique” (p. 170); “bref – ajoute le critique – notre hypothèse pose que *Peuls* tient plus du roman postmoderne” (p. 170), ce qu’il s’applique à montrer (à grand renfort de Janet PATERSON, SCARPETTA, LYOTARD...), en analysant “la remise en cause des canons du discours historiographique par l’usage d’une énonciation forte, subjective [...] et parodique” (p. 179).

Xavier GARNIER signale “la dimension profondément initiatique” (p. 183) de *Pelourinho* (1995) (“*Pelourinho*: précis pour une littérature initiatique”, pp. 183-195); par l’étude des deux narrateurs et du protagoniste, Escriote, qui est un personnage-idée, “une modalité d’apparition’ du récit à l’état pur” (p. 194), le

<sup>3</sup> Cf. dans *Ponts*, n. 1, 2001, pp. 43-53, l’article de Silvia RIVA sur ce même thème, “Cent jours en enfer. L’imagerie infernale dans les textes pour le Rwanda”. Je me permets de renvoyer aussi à mon article publié dans la revue *Plaisance*, n. 2, 2004, pp. 115-121, consacré à *L’Ainé des orphelins*, que le critique semble ignorer.

critique met en lumière “la dynamique initiatique caractérisée par la tension entre l’image et le récit” (p. 193).

La quatrième section, “Tierno Monénembo et l’intertextualité”, comprend deux articles; l’excellente étude de Boniface MONGO-MBOUSSA, “Edward Saïd / Tierno Monénembo. Écrire le monde à partir de l’exil” (pp. 199-207), considère les points de convergence “et particulièrement la relation à l’exil” (p. 202), entre Tierno MONÉNEMBO et le critique Edward SAÏD (“cet arabe chrétien palestinien de nationalité américaine”, p. 201), qui a assumé “ses identités multiples. Ce qui [est] déjà une façon de se situer comme un citoyen du monde, un homme de l’errance” (p. 202). De même, Tierno MONÉNEMBO “revendique [...] son statut d’outsider, dont parle Edward Saïd. D’où leur commune fascination pour les marginaux” (p. 202); “mais – continue le critique – ce qui les rapproche davantage, c’est leur refus d’aborder l’exil de manière larmoyante, stérilisante” (p. 203), c’est leur ouverture au monde qui s’accomplit en assumant avec orgueil sa propre complexité identitaire.

Par contre, selon Romuald FONKOUA (qui revient sur le thème de l’exil dans “Tierno Monénembo ou ‘la mélancolie du voyageur’: éléments pour un discours africain”, pp. 209-231), “la mélancolie résume bien le travail d’écriture [du romancier] et les sujets de son discours” (p. 209), car “l’exil se caractérise [...] par une dé-localisation qui emprunte les figures de l’errance, du déracinement, de la déchéance et de la mort” (p. 210).

Pour conclure, nos lecteurs auront compris que, malgré quelques inévitables redites et la diversité des contributions, cette livraison d’*Interculturel Francophonie* constitue un excellent outil pour l’approfondissement d’un auteur parmi les plus significatifs des littératures africaines.

Liana NISSIM

Séлом K. GBANOU, Sénamin AMEDEGNATO (dir.), *Écritures et mythes, l’Afrique en questions. Mélanges offerts à Jean Hue-numadji Afan*, Bayreuth, Bayreuth African Studies, 2006, 521 pp.

Oubliez les ‘mythes’ du titre: vous en trouverez très peu au sein de ce recueil, qui est un hommage à l’intellectuel togolais AFAN; à bien y regarder, les ‘écritures’ aussi n’y trouvent pas grande place. Je parle évidemment des mythes au sens le plus restreint du terme, là où est nommé de façon claire un personnage ou un événement mythique, avec tout un arrière-plan culturel; au contraire les ‘mythes’, dans le sens sociologique du terme, sont présents partout dans le livre. En effet, toute la première partie (“L’Afrique

en mythes”, pp. 21-202) est centrée sur les problèmes actuels du continent, et ce n'est qu'avec la partie suivante (“Mythes et littératures”, pp. 203-394) que tant les mythes que les écritures font leur apparition: je reviendrai sur ces deux parties. Par contre, je me borne ici à évoquer la présence, au sein du volume, de deux autres sections qui n'intéresseront pas cette note de lecture: “Créations littéraires” (pp. 395-469), qui contient des productions littéraires de différents auteurs (nouvelles et poèmes), et “Portraits” (pp. 473-514), qui évoque la figure de AFAN à travers un compte rendu de sa thèse et un recueil de ses textes. Relevons d'ailleurs que le sommaire n'indique les noms des auteurs des différentes contributions (sauf pour les textes de création littéraire) et que les articles sont appelés ‘chapitres’.

En ce qui concerne les deux parties qui nous intéressent, tout en gardant leur bipartition, il me semble préférable un parcours thématique plutôt que diachronique.

La première section se concentre particulièrement sur des considérations autour de la figure de l'intellectuel africain et de son rôle. L'article qui ouvre le recueil, “Huenumadji Afan ou la force d'une pensée” (pp. 23-38), de Ayayi Togoata APEDO-AMAH, est consacré à la figure de AFAN et à son rôle dans l'université et la société togolaise. Ambroise TEKO-AGBO, dans “La voix de Sony Labou Tansi dans le processus démocratique au Togo” (pp. 39-52), évoque le discours tenu par le célèbre écrivain congolais en 1988 au Centre Culturel Français de Lomé. Le cinquième chapitre, “L'art et le peuple” (pp. 83-94), par Cyrille B. KONÉ, propose des réflexions philosophiques autour du rapport entre l'art et le peuple: en remontant à l'esthétique aristotélique, l'essayiste montre que, contrairement à une certaine idée reçue africaine, il n'y a pas d'art populaire, mais uniquement un art *pour* le peuple. Yaovi AKAKPO (ch. 4, “Sur la présence anecdotique de l'intelligentsia dans les nations africaines”, pp. 69-82) creuse lui aussi la problématique qui relie ce premier groupe d'interventions, et met en évidence les raisons du manque d'une vraie élite intellectuelle dans les pays du Continent Noir. “Le royaume du python: réflexion sur les langages ‘individualistes’ dans la littérature africaine en langue étrangère” (ch. 10, pp. 181-189) de Kangni ALEM, en se penchant sur les œuvres de Tété-Michel KPOMASSIE et de Ken SARO-WIWA, parle du désengagement apparent des romans autofictionnels. L'écrivain Théo ANANISSOHU, dans le onzième chapitre “Chimère” (pp. 191-202), s'interroge sur les réelles motivations qui poussent la France à subventionner des écrivains africains: il y voit notamment un moyen pour créer des divisions au sein d'une élite riche en culture mais pauvre en argent.

À l'intérieur de cette première partie, on trouve un autre groupe d'essais qui traitent des différents aspects de l'imaginaire humain. “Le voyage des dieux africains dans le Nouveau Monde: recomposition d'un espace spirituel” de Rafael LUCAS (ch. 6, pp. 95-120) se penche sur les différentes religions syncrétistes d'Amérique (vaudou, candomblé, santería...) et sur leurs origines: elles s'inspirent des religions animistes d'Afrique, mais portent les traces de la ter-



rible expérience de la traite négrière. L'étude de Koumealo ANATE, "Mutations techniques et représentations d'ordre mythico-religieux" (ch. 7, pp. 121-145), se veut une analyse des rapports entre imaginaire et technologies modernes, avec le cas exemplaire d'internet: l'auteur décèle certaines idées reçues qui relèvent d'une logique plutôt 'mythique' que rationnelle. Sénouvo Agbota ZINSOU, dans "Tchitcha-vi ou le maître désarticulé" (ch. 9, pp. 165-180), revient au Togo avec une analyse du rôle joué par une marionnette de foire appelée 'tchitcha-vi': elle incarne le maître d'école occidentalisé, qui suscite à la fois l'envie et la satire. "L'Afrique noire de mythes en miettes" de Kuamvi Mawulé KUAKUVI (ch. 3, pp. 53-68) relie les deux thématiques que je viens d'évoquer: l'auteur identifie deux 'mythes' majeurs du discours politique africain de ces dernières années, le 'mythe' des indépendances et celui du développement, dont il montre la faillite.

On trouve enfin, dans cette première partie du volume, un chapitre qui échappe à toute subdivision: c'est le huitième, "Politique linguistique et statut du français au Bénin" de Guy Ossito MIDIOHOUAN (pp. 147-164). L'essayiste s'occupe du rôle minoritaire de la langue française au Bénin dans la vie sociale, opposé à son rôle prépondérant dans les études et dans la politique: MIDIOHOUAN prône une révision du système scolaire au profit de l'intégration des langues locales.

En ce qui concerne la deuxième partie, on peut déceler deux lignes majeures autour desquelles grouper les articles: d'un côté les essais éminemment thématiques, d'un autre côté ceux plus proprement mythocritiques. Le neuvième chapitre, "Discours ethnique, mythe de l'étranger et nationalisme dans l'écriture dramatique de Maurice Bandaman", par Dahouda KANATE (pp. 357-371), interroge l'œuvre dramaturgique de BANDAMAN à la recherche d'une explication, ou mieux d'une illustration, du problème de l'altérité en Côte d'Ivoire dans les dernières années.

Plus proprement littéraire est la recherche menée par Martin GBENOUGA ("*Le Fils du fétiche* de David Ananou ou le mythe du bon chrétien", ch. 8, pp. 349-356): le critique présente le texte d'ANANOU (publié en 1955), dont il résume l'intrigue et met en évidence le thème principal, c'est-à-dire l'opposition entre la culture de base africaine, maléfique et inutile, et la culture chrétienne. Comme le dit GBENOUGA, "[...] le roman d'Ananou n'est qu'une justification du christianisme et, par conséquent, de la présence des Européens en Afrique" (p. 353).

"Folie et littérature. Étude sur la fonction critique de la folie dans les littératures négro-africaine et maghrébine" (ch. 4, pp. 266-294) est le titre du quatrième article de cette section; l'analyse de Colman Prosper DEH est centrée plus sur la représentation de la marginalisation que sur la folie elle-même. Le discours est néanmoins très bien mené, malgré un corpus imposant (douze textes!) et très varié.

Moins passionnante s'avère l'analyse du thème du retour dans *Pelourinho* menée par Edem AWUMEY ("*Écrire le retour: Pelourinho et la part du mythe*", ch. 6, pp. 319-331): le critique étudie



notamment la différente valeur que le retour – considéré comme un ‘mythe’ – assume chez les personnages de l'Escritore et de Léda dans le roman de Tierno MONÉNEMBO. Sélom K. GBANOU est lui aussi fasciné par le thème du retour: le titre de son article est “Ulysse revisité: le mythe du pays natal chez les écrivains africains” (ch. 1, pp. 205-225). Malgré la présence constante de la figure d'Ulysse (dont GBANOU donne des interprétations assez personnelles et schématiques), il ne s'agit nullement d'une recherche de la présence du personnage homérique dans des romans africains; Ulysse est uniquement la métaphore filée qui relie un discours autour de l'exil dans la vie de Mongo BETI et de Tierno MONÉNEMBO d'un côté, dans *Le cahier d'un retour au pays natal* et *Les écailles du ciel* de l'autre. On remarque d'ailleurs que GBANOU n'explique pas les raisons du choix du corpus.

Seulement trois chapitres sont consacrés à une analyse des mythes (au sens strict dont je parlais plus haut). Sylvère MBONDOBARI, dans “Pouvoir postcolonial, mythologie du pouvoir et peinture de l'immédiateté dans *Le chemin de la mémoire* de Maurice Okoumba-Nkoghe” (ch. 7, pp. 333-348), analyse comment, dans son roman, OKOUMBA-NKOGHE s'intéresse à “montrer la relation particulière du politique à la culture ancestrale. [Okoumba-Nkoghe] montre surtout qu'il n'y a pas de rupture entre l'exercice du pouvoir dans la société précoloniale et dans la société post-coloniale. On assiste par contre à un syncrétisme des différentes formes de pouvoir” (pp. 341-342). MBONDOBARI souligne le rôle de la statuette emblématique ‘Mémoire’, objet sacré lié à la culture ancestrale des bantous mais convoité par le pouvoir postcolonial pour justifier sa propre existence.

Le cinquième chapitre nous offre une lecture mythopoétique de l'œuvre romanesque et théâtrale de TCHICAYA U Tam'si (Kahiudi Claver MABANA, “Pour une lecture Mythopoétique de Tchicaya U Tam'si”, pp. 294-318): un beau parcours qui, après un aperçu de la production en prose de cet auteur, explique ses données méthodologiques et procède ensuite à l'analyse, en ayant tout le temps à l'esprit que “la lecture mythopoétique d'une œuvre permet un éclairage considérable sur les rapports qu'un écrivain francophone africain, en l'occurrence Tchicaya, pourrait entretenir avec sa terre, sa tradition et sa culture, tout en s'ouvrant au monde” (p. 318). Le critique montre qu’“à chaque genre littéraire correspond un thème-mythe majeur, une superstructure qui synthétise les éléments épars des différentes œuvres” (p. 302): ainsi, si le théâtre se joue autour de l'archétype du héros et de l'anti-héros nationaux, le roman se concentre plutôt sur des liens familiaux obscurs, marqués par la sorcellerie. Toute la production de l'écrivain congolais pivote autour de l'image du “mauvais sang”, qui enfonce ses racines dans un double terrain, d'un côté la mythologie Vili (l'ethnie de TCHICAYA), de l'autre le récit biblique de Cham.

“D'Orphée noir aux monstres chtoniens: aspects mythologiques de la littérature africaine d'expression française” (ch. 2, pp. 227-239), par Jean-Jacques Séwanou DABLA, trace un parcours

plus global sur la présence du mythe dans les littératures africaines, sans pourtant parvenir à trouver des “déclinaisons spécifiquement africaines des archétypes” (p. 238). Si DABLA fait remonter ces limites au fait que “[...] le champ des connaissances sur l’Afrique doit encore être labouré et [...] le domaine des mythes [...] reste largement méconnu” (p. 238), il faut aussi admettre une certaine confusion dans l’emploi du terme ‘mythe’.

La deuxième partie se clôt enfin sur un article de Sénamin AMEDEGNATO, qui sort du champ mythocritique pour présenter “Cinq remarques sur l’étiquette ‘littérature africaine’” (ch. 10, pp. 373-394). La première remarque s’en prend à l’emploi du terme de ‘littérature africaine’ pour désigner uniquement la production en langue française, alors qu’il existe une littérature en langues africaines; la deuxième remarque critique la même étiquette pour la fausse idée d’homogénéité qu’elle transmet face à la complexité de l’Afrique; d’ailleurs, si on substitue l’étiquette de ‘littératures africaines’ avec celle de ‘littératures francophones’, on centre la question sur une langue qui relève pourtant d’un pays autre, avec une culture autre. C’est justement autour du problème culturel que tourne la quatrième remarque, qui questionne la relation entre mythe et littérature; la cinquième remarque est axée sur le problème de la définition de l’objet même du discours, c’est-à-dire la littérature. Avouons-le, ce ne sont pas là des questions très originelles, d’autant plus qu’elles ne trouveront probablement jamais une réponse unanime; pourtant, il est sans doute utile de ne pas les oublier.

Maria Benedetta COLLINI

Jean SOB, *L’Impératif romanesque de Boubacar Boris Diop*, Ivry sur Seine, Éditions A3, 2007, 250 pp.

Publié sous les insignes des *Nouvelles du Sud* (n. 39), cet ouvrage est en réalité une monographie (malheureusement truffée de coquilles typographiques) que Jean SOB (professeur de littérature africaine francophone à l’Université de Yaoundé) consacre au grand romancier sénégalais Boubacar Boris DIOP<sup>4</sup>, avec le propos manifeste d’accueillir l’invitation exprimée par le romancier dans *Le temps de Tamango*, “de découvrir l’arrière-pensée esthétique au travail dans les profondeurs de son écriture romanesque” (p. 11), en d’autres mots “de découvrir comment l’*expérimentation esthétique* [...] se construit d’un texte à l’autre à travers la subversion des règles communes de composition et de style couramment admises dans l’écriture romanesque” (p. 12).

Jean SOB envisage les procédés fondamentaux de cette expérimentation dans la parodie (parodie ironique dans le premier ro-

<sup>4</sup> Dans le n. 7 de *Ponts*, pp. 221-225, j’ai proposé un compte rendu du recueil d’essais de cet auteur, *L’Afrique au-delà du miroir*, Paris, Éditions Philippe Rey, 2007.

man, qui évolue ensuite vers la “parodie sérieuse”<sup>5</sup>, p. 138), selon le sens que Gérard GENETTE donne à cette figure, conçue comme “le détournement (ou la déformation) de la lettre d'un texte (ou d'un hypotexte) au moyen d'une transformation minimale, ludique, non satirique”<sup>6</sup>.

Les trois parties de l'ouvrage correspondent à trois niveaux différents d'approche de la production littéraire de Boubacar Boris DIOP, depuis son premier roman jusqu'à *Doomi Golo* (2002), mais en approfondissant seulement l'analyse des trois premières œuvres (*Le temps de Tamango*, *Les tambours de la mémoire*, *Les traces de la meute*).

La première partie, “Les racines socio-historiques du récit parodique” (pp. 25-82), qui a recours à la socio-critique, se situe au niveau historique, “pour chercher ce qui historiquement a déterminé [le] choix du récit parodique” (p. 22). En effet l'auteur examine “les conditions de la genèse et la structuration contextuelle et idéologique” (p. 27) de l'œuvre de Boubacar Boris DIOP, ce qui implique l'analyse de la biographie du romancier (déception politique, retrait du monde, refuge dans l'écriture, où il “va tenter de réaliser dans le domaine romanesque la révolution qui a échoué sur le terrain social et politique”, p. 32), puis une présentation générale de l'œuvre (son paratexte, ses rapports avec le contexte historique, ses instances idéologiques, où comptent surtout la déception de l'indépendance, le mouvement insurrectionnel de Mai 68, la manipulation des puissances étrangères et le projet idéologique “de dire la complexité de la situation” (p. 74) sans proposer une solution toute faite, mais invitant “à la méditation, à la réflexion, à la quête de la compréhension du monde” (p. 74), contre tout manichéisme).

La deuxième partie, “Poétique du récit parodique” (pp. 83-161), se propose d’“établir comment Boubacar Boris Diop a pratiqué le récit parodique dans le sens de subvertir les conventions romanesques couramment admises sur la scène littéraire africaine, pour en promouvoir le renouvellement” (p. 84). Après quelques notations pertinentes concernant toute la production de Boubacar Boris DIOP, Jean SOB approfondit l'analyse du premier roman, *Le temps de Tamango*, considéré comme le “roman-manifeste du récit parodique” (p. 95), tout en revenant à l'ensemble du corpus pour envisager les figures du récit parodique utilisées par le romancier, à savoir: la dénonciation des conventions romanesques, “l'usage intensif de la métalepse, et plus particulièrement de la prolepse” (p. 99), la fiction du manuscrit trouvé et la pratique systématique de la mise en abyme (avec l'inversion parodique de son statut en récit enchâssant obtenue en utilisant la parodie du roman policier, “où l'enquête historique remplace l'enquête policière”, p. 233), la parodisation du lecteur “encodé dans le texte romanesque” (p. 139) “comme le partenaire d'un jeu textuel” (p. 141), la qualification anti-héroïque des personnages.

Dans la troisième partie, “Enjeux littéraires et stratégies du récit parodique” (pp. 163-228), Jean SOB, en s'appuyant au concept de champ élaboré par Pierre BOURDIEU, analyse le “niveau prag-

<sup>5</sup> Le terme de “parodie sérieuse” est de Claude DUCHET, “Aspects et fonctions de la parodie chez les ‘jeunes romantiques’”, in Max VERNET (dir.), *Le singe à la porte*, textes rassemblés et édités par Groupar, New York, Bern, Frankfurt/M, Peter Lang, 1984, pp. 135-143, que Jean SOB cite à la p. 231.

<sup>6</sup> Gérard GENETTE, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982, p. 33, cité par Jean SOB à la p. 13.

matique de la pratique du récit parodique chez Boubacar Boris Diop” (p. 164) à la lumière de “quelques réflexions majeures sur la littérature africaine et la condition de l’écrivain africain” (p. 164) livrées par le romancier même. Après avoir constaté que “les écrivains africains ne disposent pas de champ autonome” (p. 165) et que “le champ littéraire en Afrique francophone, surtout à l’ère de la mondialisation, se réduit [...] à un espace de négociations entre écrivains africains et éditeurs parisiens” (p. 166), Jean SOB s’arrête sur la production littéraire africaine en 1980, dominée par le roman en pleine mutation des formes, caractérisé par la créativité linguistique et focalisée sur le thème des dictatures sauvages et ubuesques; n’étant pas vraiment concerné par ces enjeux, Boubacar Boris DIOP (en laissant de côté l’africanisation du roman) a choisi, selon le critique, “de contribuer à l’évolution du genre” (p. 173) en “investissant dans la durée pour une culture littéraire en Afrique, et contribuer à l’enrichissement de l’esthétique littéraire” (p. 175), en élaborant – en d’autres mots – “une écriture romanesque qui s’enracine dans la culture africaine tout en aspirant à la consécration mondiale” (p. 175). De ce point de vue, la réécriture des mythes et des récits oraux, si fréquente dans l’œuvre du romancier, revêt une importance de premier plan: il ne s’agit pas chez lui du culte du passé et il refuse tout essentialisme intemporel; cependant le passé constitue “un patrimoine, c’est-à-dire un réservoir de savoirs” (p. 196) qui est à la base de l’enracinement culturel de chaque peuple. Ainsi, chez Boubacar Boris DIOP, “la réécriture des mythes et récits oraux participe [...] de cette démarche d’enracinement culturel de sa création littéraire” (p. 196), mais il est toujours question d’une relecture critique, pour qu’ils puissent constituer “un nouveau point de départ [...] utile à l’Afrique contemporaine” (p. 196); il s’agit d’“insuffler l’esprit et le message des mythes du passé dans l’action moderne” (p. 198).

Enfin, Jean SOB s’arrête sur “la figure problématique de l’écrivain africain dans sa société [qui] occupe le cœur de l’œuvre romanesque” (p. 204) de Boubacar Boris DIOP; obligé de prendre ses distances par rapport à la vie communautaire, forcé à faire face à l’hostilité du pouvoir politique, le griot des temps modernes qu’est l’écrivain a souvent l’impression de prêcher dans le désert; cependant “l’écrivain africain en général et Boubacar Boris Diop pensent qu’il faut écrire, que la voie de la libération et de l’avenir de l’Afrique passera inévitablement par la révolution du livre” (p. 215), ce qui explique le rôle considérable que joue le motif du livre dans la production du romancier. Si les personnages romanesques de Boubacar Boris DIOP ont souvent recours aux livres, c’est d’une part “pour confondre les mensonges et les constructions idéologiques dont l’Afrique a été l’objet à travers l’histoire” (p. 216); c’est d’autre part parce que “le livre est de nos jours l’objet de conservation de la mémoire le plus fiable et le plus accessible pour un peuple” (p. 217). Ainsi, on peut donner raison au critique quand il écrit qu’“au total, l’œuvre romanesque de Boubacar Boris Diop est en dernière instance une mythographie de l’écrivain et du livre.

Elle raconte l'expérience créatrice de l'avènement lent mais sûr d'une littérature africaine moderne" (p. 223).

Liana NISSIM

Papa Samba DIOP, Sélom Komlan GBANOU (dir.), "Écrire l'Afrique aujourd'hui", *Palabres*, vol. VIII, numéro spécial 2007-2008

Ce numéro spécial de la revue *Palabres* est extrêmement riche en pistes de lecture pour la grande question "Écrire l'Afrique aujourd'hui". Spécialistes et écrivains provenant des quatre coins du monde sont convoqués à s'exprimer sur presque 300 pages, pour montrer persistances et nouveautés, thématiques et écritures, auteurs, genres, langues, relations d'échange et de concurrence à l'intérieur d'un champ difficile à cerner.

Le numéro s'ouvre par le témoignage d'Henri LOPES, qui s'exprime contre la classification des écrivains selon leur nationalité, contre le "refoulement dans un quartier littéraire indigène, ou exotique" (p. 8), contre une critique littéraire qui juge les romans africains de plus en plus comme des témoignages ou des documents d'autant plus intéressants qu'ils sont politiquement corrects. Pourtant, LOPES ne peut pas se passer de dire l'Afrique, parce que, pour lui, écrire de ce continent signifie donner le goût du livre "à l'enfant de Poto-Poto ou de Treichville" (p. 9). Tout imprégné de l'imaginaire africain, il désire toutefois "s'ouvrir à tous les vents" (p. 11); passeur de cultures, il pense qu'"écrire c'est entreprendre la quête inachevée" (p. 11).

Ayaya Togoata APEDO-AMAH, nous offre un panorama de la dramaturgie togolaise très riche en détails et suggestions. Selon l'auteur, il y a deux stratégies de discours pour exprimer l'Afrique: la production écrite et la production spectaculaire, toutes les deux s'articulant à travers trois actes, à savoir écrire, dire, montrer. Dans "Exprimer l'Afrique: deux stratégies du discours" (pp. 13-27), l'auteur analyse d'abord les écrivains togolais de l'"élite", qui s'expriment dans la "langue du colonisateur" (p. 13) et qui ont subi et subissent encore, à travers la mondialisation des réseaux éditoriaux, l'hégémonie de la culture occidentale. La production spectaculaire, tant populaire qu'issue de vrais metteurs en scène togolais, à laquelle est consacrée la deuxième partie de l'étude, montre par contre, une originalité plus accentuée.

Clément ANIMAN AKASSI réfléchit sur la place du Noir dans l'identité latino-américaine/caribéenne dans l'article "Le sujet culturel noir et la mémoire de la peau dans les Caraïbes: Le *no man's land* corporel en question" (pp. 29-36), où l'examen du cas cubain aboutit au constat de la soumission (idéologique et culturelle) à un modèle culturel d'ascendance européenne.

Le Cameroun est le sujet d'étude d'Ambroise KOM dans l'article "Mouvement des idées au Cameroun, une affaire à suivre" (pp. 37-46). Il analyse le débat d'idées dans ce pays, en le classant sous deux rubriques: le débat politique et le débat culturel. Il est, ainsi, l'occasion de reparler de l'affrontement des idéologies "ajoutatistes et rubenistes" (pp. 38-39), des poètes qui se sont inspirés de la Négritude, à partir de François SENGAT-KUO ("La Négritude et ses avatars", pp. 39-42), de la tonalité 'violemment ethnique' des débats au lendemain de la prise du pouvoir de Paul BIYA ("Quotas et guerres ethniques", pp. 42-43). Enfin, Ambroise KOM présente les tentatives de dépassement des positions des intellectuels tels que Fabien EBOUSSI, Maurice KAMTO, Célestin MONGA et Achille MBEMBE, entre autres.

Dans l'essai de Immacolata AMODEO et Claudia ORTNER-BUCHBERGER, on aborde le sujet de la mémoire collective sur le colonialisme italien transmise à travers la propagande cinématographique ("Viewing Italian colonial cinema: from propaganda machine to collective memory", pp. 47-58). L'étude de quatre films, dont un assez récent – *Scipione l'Africano* (1937); *Il cammino degli eroi* (1938); *Tripoli bel suol d'amore* (1954); *Lamerica* (1994) –, est le moyen pour analyser les répercussions de la vision coloniale mussolinienne dans le présent de la péninsule.

Kouame KOUAMÉ illustre la théorie du roman négro-africain proposée par SENGHOR, pour mettre en honneur cet aspect moins connu du père de la Négritude ("Léopold Sédar Senghor théoricien de la littérature: l'exemple du roman négro-africain", pp. 59-67).

Dans "Le (re)tour en Afrique: récit de voyage et espaces africains" (pp. 69-79), Alex DEMEULENAERE prend en compte un vaste corpus de récits de voyage en Afrique centrale écrit en français entre 1870 et 1930. Il le fait en adoptant la distinction établie par Michel DE CERTEAU entre 'espace' et 'lieu', qui le conduit à constater comment la construction des espaces africains devient facilement un "chronotope, puisque l'Afrique Centrale se transforme en théâtre [...] pour le développement de certaines logiques narratives de base de l'Occident: science-aventure – écriture du moi – religion" (p. 79).

Philip WHYTE, dans un essai en langue anglaise, analyse deux auteurs du Ghana qui se distinguent des narrateurs plus populaires. In "Developments in the Ghanaian novel of the 1980s and 1990s: Ayi Kwei Arma and Kojo Laing" (pp. 81-96) il montre comment ces auteurs, à l'écriture fondamentalement allégorique, risquent de se cantonner dans un solipsisme artistique.

L'essai de Jean-Marc MOURA ("Une mise en scène de la parole africaine: la parole confisquée dans quelques œuvres de l'entre-deux-guerres", pp. 97-109) étudie la représentation de la prise de parole des Africains, mieux, de sa confiscation, dans les œuvres de CÉLINE (qui semble "dénoncer les travers de la colonisation sans la remettre fondamentalement en question", p. 104), de Georges SIMENON (qui se limite à un "témoignage indigné", p. 102) et d'Albert LONDRES (où la dénonciation "vise à la réorientation du

système colonial afin que la parole civilisée soit enfin entendue – c'est-à-dire obéie puis reproduite”, p. 103). Mongo BÉTI fera de ce *topos* de la parole confisquée l'enjeu de la déstructuration colonisatrice dans *Ville cruelle*; en attendant, après la guerre, que d'autres auteurs, cette fois Africains, aboutissent “à une parole capable de s'inscrire dans une langue européenne tout en déjouant ses stéréotypes” (p. 109).

Dans “Les écrivains francophones subsahariens de la nouvelle génération: de nouveaux rapports à l'Afrique?” (pp. 111-134), Papa Samba DIOP présente quelques écrivains “hérétiques” ou “marrons” (p. 112) de la nouvelle génération: tantôt résidents (“Les résidents et l'espace réel”, pp. 113-117), tantôt “migrants” (“Les migrants entre les deux mondes”, pp. 117-129 et “L'humour des migrants”, pp. 129-133), ces narrateurs répondent tous à la question de la fidélité aux origines et de l'adhésion à l'espace national par la substitution “aux grands sujets patriotiques et à la répétition des types de personnages littéraires” de “l'inépuisable pluralité des individus” (p. 134).

Jean-Jacques Séwanou DABLA choisit, comme perspective d'analyse, la nomination de l'Afrique (“Écrire l'Afrique: du nommé à l'innommable”, pp. 135-150). Son parcours diachronique le conduit d'un continent nommé de manière d'abord idéaliste, puis réaliste, à des pseudonymes (à partir des années 1970) où la référence à l'Afrique ne se lit qu'à travers la temporalité ou les traits culturels. Cette “abstraction généralisante” (p. 141) vire, dans le dernier courant, vers l'innommable et la condamnation. À l'époque de la dite ‘Littérature-Monde’ et de l'affirmation de l'autonomie progressive de l'écriture vis-à-vis du continent, Jean-Jacques Séwanou DABLA souligne l'émergence récente, dans la littérature française cette fois (LE CLÉZIO avec *Madame Bâ*, par exemple), d'une prise en compte du continent.

Nadra LAJIRI présente la réception de l'œuvre *La colline oubliée* (1952) de l'écrivain algérien Mouloud MAMMARI dans le contexte colonial (“L'écrivain francophone du Sud face à la double réception. Le cas de Mouloud Mammeri”, pp. 151-162). Ce cas est exemplaire de l'emploi de la “critique-reproche”, qui juge non sur la base des résultats de la création, mais sur la base de la réception “des autres” (p. 162).

À travers l'étude de la question de la légitimation du savoir sur l'Afrique, Kusum AGGARWAL, dans “Europe-Afrique: les enjeux d'une confrontation de Marcel Griaule à Hampaté Bâ”, pp. 163-178), met en cause la notion d’“africanisme” se référant à deux de ses interprètes les plus réputés. Les trajectoires de Marcel GRIAULE et d'Amadou HAMPATÉ BÂ sont mises en regard, pour aboutir à la constatation que l'œuvre du traditionaliste malien est “portée à se comprendre soi-même, à retracer les linéaments de son propre *cogito* de penseur colonisé confronté à une histoire dont il est indispensable de rassembler les fragments désordonnées.” (p. 178).

Diandue BI KACOU PARFAIT consacre son étude à l'œuvre de KOUROUMA (“Le Horodougou, puzzle inachevé d'une Afrique à récréer dans l'imaginaire Kouroumien”, pp. 179-186). Il met en



évidence la “permanence mythifiante” de cet espace fondateur (qu’il appelle “sémiosphère”, p. 179), ainsi que sa fonctionnalité utopique dans le projet d’une société nouvelle, de la part de l’auteur ivoirien.

Edmond MFABOUM, dans l’étude “Africaniser son écriture: Mongo Béti, l’homme et le destin de l’écriture africaine” (pp. 187-195), se demande si la longue expérience d’exil de MONGO BÉTI a pu influencer son écriture, pour conclure à l’immuabilité de sa fidélité au continent.

Marie-Françoise CHITOUR montre comment l’espace et l’identité africains, qui se dessinent dans le roman *Balbala* de Abdourahman A. WABÉRI, témoignent de l’ouverture à la pluralité de la parole et des cultures (“Écrire l’Afrique aujourd’hui: ouverture et pluralité (*Balbala* d’Abdourahman A. Wabéri)”, pp. 197-205).

Liana NISSIM présente un auteur malien, anthropologue de formation, issu de l’écurie des éditions Le Figuier, dont elle retrace brièvement les circonstances de naissance et de diffusion. Moussa SOW y publie le roman *La vie sans fin* en 1999, une œuvre inclassable, “entre le poème en prose le plus moderne et l’ancienne épopée traditionnelle” (p. 208). Mawtar est le héros des trois histoires qui s’enchevêtrent au fil des pages, et qui racontent des temps, des lieux, des identités différentes que Mawtar essaie, grâce à une quête longue et pénible, de recomposer. En réalité, il s’agit pour lui de reconquérir “les trois âges vécus par l’homme africain” (p. 213), à savoir l’âge pastoral, l’âge agricole et l’âge urbain, parce que, peut-être, “on ne peut être un homme intègre si l’on se catapulte dans la modernité en oubliant ou en répudiant ses racines” (p. 213). S’agirait-il donc d’un roman à thèse dont les conclusions seraient trop faciles? Les exigences de la diffusion du roman ont peut-être joué un rôle de simplification. Effectivement, la confrontation entre le texte publié et le manuscrit de la version originale, que Liana NISSIM a pu lire, dénoncerait le sacrifice de l’approfondissement d’une figure féminine éblouissante, Naïwa, qui semblerait pourtant être une clef importante, sinon fondamentale pour le décryptage du roman. À partir de sa description de géante, qui “marche sereine et sans mémoire sur un sol jonché de cadavres” (p. 216), elle ressemble à “l’allégorie de la Beauté, telle qu’elle est présente chez l’un des plus grands poètes de la culture occidentale” (p. 216): BAUDELAIRE. Incarnation de l’Art, sorte d’Eurydice “interrogée par les voix des trépassés” (p. 217), Naïwa est complice de la germination du nouveau monde, mais, en même temps, elle est la garantie de la sauvegarde des composantes identitaires de l’homme africain, car “ce n’est qu’à travers l’Art qu’il est possible d’y parvenir: en retrouvant le paradis perdu, l’édénique Âge d’or” (p. 218).

Sélor Komlan GBANOU s’interroge sur la “re-présentation” (p. 219) du personnage du guide suprême dans la dramaturgie et dans la fiction romanesque en Afrique (“Mythologie et théâtralité de la figure du guide dans la fiction africaine”, pp. 219-242). Il arrive ainsi à explorer le “‘jeu politique’ et ses enjeux aussi bien sur la scène du réel social que dans le régime de l’imaginaire” (p.



220) pour aboutir à la constatation amère que “l’Afrique ne serait peut-être autre chose qu’une gigantesque fiction!” (p. 242).

Le volume se termine par les mots des auteurs.

Cécile HAMON présente une interview à Boubacar Boris DIOP qui date de l’an 2000, où le romancier et essayiste sénégalais offre quelques éléments de son travail d’écrivain et de ses moyens linguistiques (pp. 243-250). Boris DIOP prolonge ces réflexions dans l’article “Écris et... tais-toi!” (pp. 251-259), où il souligne une fois de plus son idée de “placer la question linguistique au cœur de la réflexion sur l’avenir des sociétés africaines” (p. 254).

Zakaria LINGANE, auteur du livre-choc publié au Québec *Qui mâle y pense* (2000) et du plus récent *Mémoire et génocides au XX<sup>e</sup> siècle* (2008), se demande si l’origine d’un auteur doit forcément influencer ses choix fictionnels (“Hors champ”, pp. 261-268). Il analyse son propre cas pour remarquer que le projet de *Qui mâle y pense* n’est pas redevable à “la recherche d’originalité culturelle, [à] la nostalgie des racines, [à] la protestation contre l’occidentalisation, [à] la quête éperdue d’une identité menacée” (p. 263). Aussi bien quand il est écrivain, que quand il entreprend sa profession d’historien et anthropologue, il se place “hors champ”, pour garder ouvertes les portes du monde grâce à une “ex-patriation” (p. 266) toujours enrichissante.

Enfin, Abdourahman A. WABÉRI parle de son parcours d’écrivain dans “Mappemonde et éclectisme: une écriture de la transgression” (pp. 269-279), où il répond à une série de questions portant, entre autres, sur la fonction de l’écriture, la définition de littératures africaines, la distance matérielle et mentale de Djibouti, l’exil, l’écriture comme dialogue, les genres littéraires, les relations avec le milieu littéraire français et la légitimation en Europe. À l’intérieur de ce parcours, on retrouve la constance de deux traits caractérisants: son ton polémique et son inclinaison poétique (par exemple, dans la récurrence de la nostalgie).

Silvia RIVA

Makhily GASSAMA (dir.), *L’Afrique répond à Sarkozy. Contre le discours de Dakar*, Paris, Éditions Philippe Rey, 2008, 479 pp.

Le 26 juillet 2007 le président Nicolas SARKOZY a prononcé un discours à l’université Cheikh Anta Diop de Dakar qui a inévitablement suscité de vives réactions pour “tenter de protéger la dignité de tout un continent”, comme l’écrit Makhily GASSAMA dans son “Avant-propos” (p. 10). Ce volume collectif est la réponse multiple et variée de vingt-trois intellectuels africains d’illustre renommée, soucieux de ne pas “laisser passer des accusations,

des propos d'une violence inattendue, adressées non aux tyrans d'Afrique [...], mais à l'homme africain', à l'homme noir', à la race" (p. 11).

Cet ouvrage nous permet de mieux comprendre le regard critique que l'Afrique réserve désormais à la politique française et il constitue en même temps une occasion pour connaître un peu plus de près quelques-unes des personnalités africaines contemporaines parmi les plus considérables; aussi mérite-t-il qu'on s'y arrête plus en détail par rapport aux discours synthétiques qui règlent d'habitude assez sévèrement les comptes rendus de notre revue.

Dans "Le Piège infernal" (pp. 13-52) Makhily GASSAMA<sup>7</sup> conteste avant tout l'invitation que SARKOZY a adressée aux Africains de cesser de 'ressasser' le passé, en affirmant que c'est le contraire qu'il faut faire, comme il le prouve dans ces pages qui reprennent tous les préjugés, les idées préconçues, les clichés commodes contre la race nègre ayant constellé l'histoire de la pensée occidentale et qui semblent être toujours de mise chez le président français, lequel parle – dit l'auteur – "avec une suffisance étonnante, de la nécessité de notre 'accession à l'universel' comme si lui et les siens y étaient déjà confortablement installés" (p. 29), tandis que c'est plutôt l'inverse qui est vrai; d'ailleurs, dans les paroles du président, on reconnaît en filigrane l'ancienne "affreuse politique de l'assimilation" (p. 31), au lieu du "monde de l'égalité et de la réciprocité" (p. 33) qui constitue la base authentique de la civilisation de l'universel. L'auteur reconnaît les maux de l'Afrique et les fautes des Africains, qu'il énumère franchement, jusqu'à parler "de la laideur sinistre du spectacle que nous offrons au monde" (p. 46); cependant, à côté de la "servitude avilissante qui unit l'Afrique à l'Europe" (p. 44) et du "pillage éhonté des ressources [de l'Afrique]" (p. 44), il souligne résolument "l'implication des puissances occidentales, de [la France] singulièrement, dans le maintien au pouvoir des 'régimes kleptomanes' et dictatoriaux, dans l'instabilité politique, dans les violences génocidaires" (p. 38).

L'Algérienne Zohra BOUCHENTOUF-SIAGH (professeur de linguistique à l'université de Vienne), dans "Duplicité et trafic de l'histoire" (pp. 53-76) se penche sur le discours de SARKOZY ("cette allocution bavarde, creuse, indigeste et à la limite de l'insulte", p. 56), en ayant recours aux outils de l'analyse de texte; l'examen rigoureux de la double énonciation et de la phraséologie sarkozyennes prouve sans équivoque que les propos du président reposent "sur une 'mythologie' trompeuse et qui trompe à dessein" (p. 58) et "sur des choix lexicaux stéréotypés et vagues à souhait" (p. 61) qui s'enfoncent "dans les tautologies, les contre-vérités et les contradictions" (p. 62). C'est également une analyse de texte que propose la Sénégalaise Adama SOW DIÉYE, maître-assistant au département de Lettres modernes à l'Université de Dakar, dans "Consternation" (pp. 441-449), qui considère le discours de SARKOZY comme un "véritable tissu d'affirmations gratuites qui vont jusqu'aux pires contre-vérités" (p. 444); en montrant que le

<sup>7</sup> Professeur de lettres, Makhily GASSAMA a été ministre de la culture, ambassadeur, directeur de la revue *Éthiopiennes*; il a écrit entre autres *Kuma. Interrogation sur la littérature nègre de langue française*, Dakar / Abidjan / Lomé, NEA, 1978 et *La Langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique*, Paris, Karthala, 1995.

président semble ignorer aussi bien l'histoire que la géographie, en prouvant que "les références littéraires de M. Sarkozy ne sont pas moins désastreuses" (p. 447), Adama SOW DIÉYE conclut son examen par ces paroles: "le discours de M. Sarkozy est une relecture, biaisée, de trois siècles de violence et de mensonge, et n'inspire que ce mot: consternation" (p. 449).

Demba Moussa DEMBÉLÉ<sup>8</sup> ouvre son article "Méconnaissance ou provocation délibérée?" (pp. 77-108) en constatant que dans son discours "M. Nicolas Sarkozy a étalé toute l'étendue de son ignorance de l'histoire de l'Afrique et une méconnaissance profonde des causes véritables de son 'sous-développement'" (p. 79). Après avoir souligné, à propos des soi-disant bienfaits du colonialisme, que le président a sorti "la vieille rengaine chère à tous les idéologues et apologistes de la colonisation et de l'impérialisme. Un refrain usé jusqu'à la corde" (p. 82), l'auteur rappelle qu'"en vérité, la colonisation a été essentiellement une entreprise de destruction dans tous les domaines [...] [et] a mis un frein à l'évolution naturelle de sociétés jadis florissantes" (p. 82). Mais l'auteur s'arrête surtout sur la contemporanéité pour analyser les causes de la crise du continent africain (auxquelles l'héritage colonial n'est évidemment pas étranger), en en proposant un examen d'ensemble exhaustif et très convaincant; il évoque entre autres: la baisse des prix des matières premières sur le marché international, le problème des mesures protectionnistes en Europe et aux États-Unis qui nuisent aux marchés, aux exportations et au pouvoir d'achat africains, les politiques imposées par la Banque mondiale et le FMI qui ont fait exploser la dette africaine, en devenant "un des principaux mécanismes d'appauvrissement du continent africain par le biais de transfert de ressources au profit des pays développés" (p. 88) et en provoquant "l'effondrement de plusieurs secteurs de l'économie, l'affaiblissement de l'État, l'accroissement des inégalités et l'explosion de la pauvreté à une échelle sans précédent" (p. 89). Et s'il est vrai "que les gouvernements africains ont une part de responsabilité dans la crise économique et sociale qui affecte leurs pays" (p. 92), s'il est vrai que "des facteurs internes ont joué un rôle important dans les conflits" (p. 92), il est indéniable que "la Banque mondiale, le FMI et les pays occidentaux portent une lourde responsabilité" (p. 93) dans la persistance de la crise économique et des conflits dans plusieurs pays.

"L'ignorance n'excuse pas tout" (pp. 109-125) est le titre de l'article du Sénégalais Mamoussé DIAGNE, professeur de philosophie à l'université de Dakar, qui d'une part met en lumière les carences d'un discours au "contenu incohérent et mal agencé" (p. 113), "un bric-à-brac incroyable consistant à affirmer des énormités sur l'Afrique et les Africains" (p. 112), et d'autre part dénonce le révisionnisme de l'histoire coloniale et la volonté d'imposer "un nouveau contrat néocolonial [...] au moment où l'Afrique tente de construire son unité et de diversifier ses partenaires" (p. 121), volonté qui transparait d'un discours caractérisé par "une maladresse et un manque de culture dont on croyait un chef d'État français et ses proches incapables" (p. 122).

<sup>8</sup> L'économiste sénégalais Demba Moussa DEMBÉLÉ, spécialisé en économie et finance internationale, est le Directeur du Forum africain des alternatives, basé à Dakar, un "réseau de chercheurs poursuivant les objectifs suivants: contribuer à la critique du paradigme néolibéral, entreprendre une réflexion critique sur les expériences africaines de développement, contribuer au débat sur le développement endogène en Afrique" (p. 78).

Un autre philosophe sénégalais, Souleymane Bachir DIAGNE (actuellement professeur à la Columbia University à New-York), est l'auteur de "La faute à Hegel..." (pp. 127-134), une sorte de mise en fiction de la difficulté d'écrire cette réponse à SARKOZY, qui n'en mériterait pas une, comme le démontre ce 'dialogue philosophique' qui en quelques répliques mordantes met en relief la niaiserie du discours sarkozyen.

Le grand romancier et journaliste sénégalais Boubacar Boris DIOP, dont nous avons souvent parlé dans notre revue<sup>9</sup>, propose "Françafrique: le roi est nul..." (pp. 135-146), qui relève dans le "discours inacceptable" (p. 137) de SARKOZY "les plus désolants clichés de l'ethnologie coloniale du XIX<sup>e</sup> siècle" (p. 138) visant à "conforter une lecture révisionniste de la colonisation, du génocide des Tutsi du Rwanda et de la traite négrière" (p. 138); cependant "ce rapport de dénégation, compulsif et grimaçant – écrit Boubacar Boris DIOP – révèle à son insu le malaise qui tenaille [la société française] et mérite, en vérité, plus de compassion que de haine" (p. 143); mieux vaut alors examiner le mutisme du président sur la Françafrique: "il y aurait bien des choses à dire sur la politique africaine de la France depuis le début des années 1960. Il [Sarkozy] sait bien qu'après des indépendances de façade, Paris a continué, entre coups d'État, soutien à des régimes dictatoriaux et contrôle total des leviers économiques et du personnel dirigeant, à faire la loi dans ses anciennes colonies" (p. 141); ainsi – après avoir évoqué le pillage systématique des ressources du continent – l'auteur renchérit: "La relation française a atteint, au sommet, un tel degré de putréfaction, qu'elle se sait condamnée à terme. Du Rwanda à la Côte-d'Ivoire – en passant par les péripéties de la succession d'Eyadéma – les avertissements n'ont pas manqué depuis bientôt quinze ans" (p. 142).

C'est ensuite le tour de l'historien sénégalais Babacar DIOP BUUBA (enseignant à l'Université de Dakar) qui, dans "Éclairages sur un patchwork" (pp. 147-162), relève avec une ironie cinglante la totale ignorance de l'histoire que témoigne le discours de SARKOZY et cite entre autres ce qu'a écrit à ce propos l'auteur béninois Olympe BHÉLY-QUENUM<sup>10</sup>: "si l'inculture est aussi à l'origine du discours ignoble débité à Dakar, il faudrait qu'au scribe [il s'agit d'Henri GUAINO, censé être l'auteur du discours du président] ainsi qu'à l'orateur, les chefs d'État africains francophones offrent les huit volumes de l'histoire générale d'Afrique publiés par l'Unesco" (p. 157)<sup>11</sup>.

"Un nouvel impair de Thabo Mbeki" (pp. 163-178) est le titre que choisit le Sénégalais Dialo DIOP<sup>12</sup> pour examiner les éloges décernés au "tristement célèbre 'discours de Dakar'" (p. 165) par Thabo MBEKI (à l'époque président sud-africain), jugés comme une "initiative intempestive [...] aussi mal reçue en Afrique du Sud même que dans le reste du continent et de la diaspora africaine" (p. 166), tout en reconnaissant le comportement servile des politiciens sénégalais, "serviteurs zélés de la funeste 'Françafrique'" (p. 167) dont l'auteur parcourt les méfaits par une pénétrante synthèse.

<sup>9</sup> Cf. par exemple dans ce numéro les comptes rendus du livre de Jean SOB et de l'œuvre *Négraphobie*, dans le n. 7 le compte rendu de *L'Afrique au-delà du miroir*, dans le n. 1 (pp. 43-53) l'article de Silvia RIVA "Cent jours en enfer. L'imagerie infernale dans les textes pour le Rwanda", l'"Éditorial" du n. 8, p. 7, etc.).

<sup>10</sup> Dans le n. 8 de *Ponts* on peut lire un souvenir de CÉSaire et un texte inédit de ce grand romancier.

<sup>11</sup> Olympe BHÉLY-QUENUM, "Lettre à Cheikh Anta, lémure qui dérange", *Le Quotidien*, 11 octobre 2007, p. 9.

<sup>12</sup> Dialo DIOP, docteur en médecine et docteur en sciences, est enseignant-chercheur au laboratoire de bactériologie-virologie à l'Université de Dakar.

Le Tchadien Koulsy LAMKO<sup>13</sup> est l'auteur de "Valse à temps variable de Sarkozy à Dakar" (pp. 179-198), une longue lettre adressé à Thomas SANKARA, le président du Burkina Faso assassiné en 1987 "par la Françafrique et ses agents africains", selon ce qu'écrit Demba Moussa DEMBÉLÉ dans ce même ouvrage à la p. 98. Considéré comme celui qui avait compris "qu'il n'y aura de véritable liberté que dans la rupture d'avec la complicité que nous entretenons avec la sempiternelle volonté de puissance du colonisateur" (p. 197), Thomas SANKARA est l'interlocuteur idéal à même de comprendre l'analyse très dure du "néolibéralisme consumériste de court terme [et de sa 'racaille' de dictateurs cooptés, p. 195], [néolibéralisme] prédateur et qui s'accoquine au néoconservatisme intolérant" (p. 189) qu'on lit en filigrane dans le discours sarkozyen. Et l'auteur trace un portrait implacable de l'Afrique, "espace stratégique sur lequel s'affrontent les convoitises les plus diverses de puissances anciennes et émergentes" (p. 192).

L'écrivain camerounais Patrice NGANANG<sup>14</sup> choisit la même forme épistolaire, en écrivant un lettre à son frère cadet de vingt-cinq ans ("Lettre au Benjamin", pp. 301-314), ce qui lui permet de souligner la plus complète indifférence des jeunes Africains "devant les prétentions de suprématie de la France en Afrique" (p. 304) et leur ouverture au monde, dont la France n'est qu'une "simple province" (p. 305); surtout, la lettre à son frère lui permet de donner une vue générale de l'histoire et de la culture séculaire de sa région, ainsi que de la contribution des Africains à l'histoire mondiale, ce qui met en relief "combien inculte est ce président de France" (p. 312) dont le discours, "infâme, est une vraie imposture de parvenu" (p. 311).

Dans "L'insoutenable légèreté d'un 'ami franc et sincère' de l'Afrique" (pp. 199-228) le Mauritanien Gourmo Abdoul LÔ<sup>15</sup> avoue la difficulté à répondre à un discours qui "présente tant d'incohérence formelle, d'allusions et demi-mots, une telle somme d'énormités historiques et [...] un tel étalage de lieux communs en forme de vérités révélées et de contrevérités tressées dans le même fil blanc de l'adoration de soi et le mépris des autres" (p. 202). L'auteur examine de suite "l'approche identitaire néoconservatrice extrémiste de droite" (p. 203) qui s'efforce de "pérenniser une différenciation ontologique" (p. 204), la "conception idyllique du passé [...] colonial" (p. 208), les systèmes de pillage et d'exploitation que n'arrête pas de pratiquer la Françafrique, l'aberrante proposition d'une Renaissance de l'Afrique lancée dans son discours par SARKOZY, très intéressé aux marchés africains et aux relations économiques franco-africaines.

Louise-Marie MAES DIOP<sup>16</sup>, dans "Des propos sidérants sur l'Afrique" (pp. 229-248), reprend un à un divers passages du discours de SARKOZY, en les commentant brièvement et calmement, ce qui fait encore mieux ressortir leur fausseté, leur vision raciste et l'ignorance concernant tout l'ensemble.

"Résonances outre-atlantiques" (pp. 249-261), de la romancière haïtienne Kettly MARS, évoque l'histoire de Haïti, qui au-

<sup>13</sup> L'écrivain Koulsy LAMKO, qui enseigne actuellement à l'Université autonome d'Hidalgo au Mexique, est l'auteur entre autres de plusieurs pièces de théâtre et du roman *La Phalène des collines* (2000), Paris, Le Serpent à plumes, 2002.

<sup>14</sup> Professeur de théorie littéraire à la State University of New York, Stony Brook, Patrice NGANANG est l'auteur de plusieurs romans, de contes, d'essais et de recueils de poèmes. Son œuvre la plus connue est le roman *Temps de chien*, Paris, Le Serpent à plumes, 2001.

<sup>15</sup> Gourmo Abdoul LÔ est professeur de droit public à l'Université du Havre, avocat au barreau de Nouakchott et consultant international.

<sup>16</sup> Louise-Marie MAES DIOP est l'épouse de Cheikh Anta DIOP; docteur d'État en géographie humaine, elle est l'auteur du livre *Afrique noire, démographie, sol et histoire*, Paris / Dakar, Présence Africaine / Khepera, 2006.

aujourd'hui encore souffre des mêmes maux que l'Afrique, y compris les dictateurs, enfantés par la même "subtile perversion néocoloniale" (p. 257), dans lesquels la responsabilité de la France est flagrante, come le prouve l'histoire, qu'il faut à tout prix "ressasser", n'en déplaise à Sarkozy" (p. 257).

Mwatha Musanji NGALASSO<sup>17</sup> est l'auteur de *"Je suis venu vous dire... Anatomie d'un discours néocolonial en langue de caoutchouc"* (pp. 263-300); linguiste expérimenté, l'auteur s'amuse à donner dans ces pages une leçon d'élégance et de richesse lexicale dont semble avoir besoin le rédacteur du discours de SARKOZY, d'abord en offrant un aperçu synthétique des défauts "de cette allocution controversée" (p. 266), en en proposant ensuite une analyse formelle rigoureuse, qui décortique les "certitudes inébranlables et [...] l'ego exorbitant" (p. 290) du locuteur, son "mode de communication autoritaire" (p. 291), "péremptoire [...], tour à tour assertif [...] et injonctif" (p. 292), pour conclure (preuves à l'appui) qu'il s'agit d'"une intervention ahurissante où l'arrogance le dispute à l'ignorance, un discours outrancier, à la limite de la provocation gratuite, de l'insulte, voire de l'injure" (p. 294), où par surcroît les propositions d'une collaboration future, "séduisantes au premier abord" (p. 294) se révèlent "au moindre examen" (p. 294) parfaitement inconsistantes, "rien que de la poudre aux yeux. Un écran de fumée" (p. 295).

Dans "L'homme noir culpabilisé" (pp. 315-338) le grand historien guinéen Djibril Tamsir NIANE<sup>18</sup> analyse à son tour, avec un ton très sérieux, mais froid et cinglant, le discours présidentiel, ses "thèses racistes" (p. 317) et son "paternalisme" (p. 318); surtout, il exerce ses compétences en réexaminant des pans d'histoire, ceux-là mêmes que SARKOZY s'est efforcé d'oblitérer ou de déformer (L'Afrique précoloniale, la traite, le colonialisme, l'Afrique indépendante), puis il fait ressortir toute l'hypocrisie du président en comparant le discours de Dakar à celui, bien différent, qu'il a tenu en Algérie, "mais – ajoute l'auteur – il fallait s'exprimer ainsi, puisqu'on est venu en Algérie pour négocier des contrats [...] de plus de cinq milliards d'euros" (p. 333); aucune proposition concrète dans le discours de Dakar, sauf "la réalisation d'une Eurafrique" (p. 336) dont les Africains n'ont que faire, "le défi de l'Afrique [étant] plutôt dans la construction de l'unité africaine" (p. 336).

Le Congolais Théophile OBENGA<sup>19</sup> propose "Africanismes eurocentristes: source majeure des maux en Afrique" (pp. 339-362) qui "s'inscrit dans [le] refus global africain" (p. 341) du discours de Dakar, tout en mettant "l'accent sur [...] le multi-séculaire paradigme africaniste eurocentriste qui l'a inspiré et soutenu" (p. 341). Après un examen des fondements historiques, juridiques, philosophiques et anthropologiques de l'idéologie raciste occidentale qui considère inférieure la race noire, force est de constater que SARKOZY l'a entièrement reprise à son compte, ce qui "l'a discrédité auprès de toute l'intelligentsia africaine consciente et panafricaniste" (p. 360).

"Le silence français" (pp. 363-376), de l'écrivain malgache Jean-Luc RHARIMANANA<sup>20</sup>, est une méditation sur l'importance du

<sup>17</sup> Mwatha Musanji NGALASSO, d'origine congolaise, est professeur de sociolinguistique et de linguistique africaine à l'Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3; il est le directeur du CELFA (Centre d'Études Linguistiques et Littéraires Francophones Africaines).

<sup>18</sup> Djibril Tamsir NIANE, spécialiste de l'histoire du Mandingue, a été membre du Comité scientifique international pour la rédaction de l'histoire générale de l'Afrique (Unesco), dont il a dirigé le volume IV; son ouvrage le plus connu est *Soundjata ou l'Épopée mandingue*, Paris, Présence africaine, 1960; il est aussi l'auteur du *Soudan occidental au temps des grands empires*, Paris, Présence africaine, 1975 et des *Contes d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Présence africaine, 1985.

<sup>19</sup> Théophile OBENGA, célèbre égyptologue, linguiste et historien, a enseigné dans plusieurs universités en Afrique et aux USA; il est l'auteur d'une vaste production scientifique et il est le directeur de *ANKH, Revue d'Égyptologie et de civilisations africaines*.

<sup>20</sup> Jean-Luc RHARIMANANA, qui vit actuellement en région parisienne, est l'auteur de poèmes, nouvelles, romans, pièces de théâtre, essais; nous signalons au moins *Nour* 1947, Paris, Le Serpent à plumes, 2001, *L'arbre anthropophage*, Paris, Joëlle Losfeld, 2004, *Za*, Paris, Éditions Philippe Rey, 2008.



travail de la mémoire concernant la colonisation que l'Afrique "a entamé depuis longtemps, pour qu'il touche la vérité historique qui reconstruit et qui réconcilie avec le passé" (p. 375), tandis qu'apparemment c'est la France – "cette France colonisée par le langage de la mission civilisatrice qui flatte son désir de supériorité" (p. 375) – qui "ne parvient pas à prendre de la distance avec sa propre culture" (p. 375).

Dans "Entre ruse et archaïsme" (pp. 377-392) le Sénégalais Bamba SAKHO, docteur en science et diplômé en économie, remarque à son tour dans le discours présidentiel "les poncifs éculés du racisme sur la hiérarchie des races" (p. 380) et "les préjugés sur les croyances africaines jugées primitives et la mentalité prélogique du Noir" (p. 380); aussi, l'auteur ne peut que persifler la prétention à "l'attelage à la locomotive européenne en sus du métissage compris comme un renoncement de soi" (pp. 382-383), ainsi que "la nouvelle trouvaille du président français" (p. 383): l'Eurafrrique, "concept obsolète aux contours incertains" (p. 383), tandis qu'un silence coupable s'étend sur "l'emprise prédatrice de la Françafrique" (p. 386) qui n'arrête pas ses pillages dans le continent, comme le prouvent les nombreux exemples évoqués par l'auteur. Cependant, grâce à la jeunesse, désormais "libérée des scories de la colonisation" (p. 372) et malgré les retards indéniables dont souffre l'Afrique (souvent à cause de "la complixité des politiques, dont la survie dépend [...] des soutiens multiformes dont ils bénéficient en retour", p. 390), l'auteur prévoit une "libération très proche du continent africain sur les plans économique, politique et culturel" (p. 392).

Après l'économiste sénégalais E. H. Ibrahima SALL, qui, dans "Les archipels des faux-semblants" (pp. 393-414), oppose subtilement les deux concepts de respect (une "disposition authentique", p. 406) et de tolérance ("qui est une petite vertu", p. 406) et constate que "le discours de Dakar [...] ne respecte ni les usages ni les règles minimales de la courtoisie internationale" (p. 405) en manquant "aux règles de la bienséance" (p. 407), la parole passe à Mahamadou SIRIBIÉ, Français d'origine burkinabé, doctorant en Sciences Politiques, qui, dans "Violence symbolique d'un discours crépusculaire" (pp. 415-439), relève la "teneur mystico-politique" (p. 417) du discours sarkozyen, "débordant de clichés" (p. 417), tout en le situant dans le contexte ambigu et complexe des relations franco-africaines, en examinant attentivement la part de responsabilité des chefs d'État africains dans le "système postcolonial entretenu par la France" (p. 422) et dans la subordination des souverainetés étatiques africaines: bref, "pour le président français, il n'est pas question de rompre le *statu quo* postcolonial" (p. 433), surtout "face à de nouveaux 'prédateurs' aux dents très longues, tels que la Chine ou les États-Unis" (p. 433).

Odile TOBNER<sup>21</sup>, dans "La vision de l'Afrique chez les présidents de la Cinquième République française" (pp. 451-464) passe en revue quelques propos et attitudes des présidents français (DE GAULLE, POMPIDOU, GISCARD D'ESTAING, MITTERRAND, CHIRAC, SARKOZY) à l'égard de l'Afrique: il s'agit d'un aperçu fulgurant, qui

<sup>21</sup> Professeur agrégé de lettres, épouse de l'écrivain Mongo BETI, Odile TOBNER a créé et dirigé avec lui la revue *Peuples noirs – Peuples africains* (1978-1991). Depuis 1993 elle s'occupe de la Librairie des peuples noirs à Yaoundé (Cameroun). Parmi ses nombreuses ouvrages, je signalerai *Négraphobie*, avec Boubacar Boris DIOP et François-Xavier VERSCHAVE, Paris, Les Arènes, 2005 (dont nous donnons le compte rendu dans cette même livraison de notre revue) et *Du racisme français*, Paris, Les Arènes, 2007.

met bien en lumière “le malentendu tenace qui est la conséquence d’une colonisation jamais objectivement évaluée, jamais assumée” (p. 463), comme le prouve d’ailleurs le discours sarkozyen “émphatique, prétentieux et aberrant” (p. 462) car “c’est la France qui, à la lumière de ce discours, apparaît engluée dans l’immobilisme et le refus de l’Histoire” (p. 462).

C’est l’écrivain, journaliste et professeur congolais Lye M. YOKA qui clôt le volume par “Francophonie: l’alibi e le doute” (pp. 465-476), une réflexion sur les dérives de la francophonie, née à la fin des années 1960 avec une vocation éminemment culturelle, puis donnant “un coup de barre résolu vers l’option politique” (p. 471), ce qui a fini par en détourner de plus en plus les nouvelles générations (surtout dans le cas de la République Démocratique du Congo), beaucoup plus intéressées désormais à l’univers anglophone; et la situation ne pourra qu’empirer “tant que le sort de la francophonie sera confondu avec les turpitudes de la Franc-afrique, tant que le français lui-même sera considéré comme un instrument de pouvoir au service du pouvoir” (p. 475).

Pour conclure, je me permets de conseiller la lecture de ce livre à tous ceux qui désirent avoir une vision d’ensemble aussi bien de l’histoire de l’Afrique que des enjeux actuellement sur le tapis; car tous les auteurs, loin de s’engluer dans la colère et dans le scandale (bien légitimes, par ailleurs) ont préféré, chacun à sa manière et chacun selon une optique différente, réfléchir sur les événements historiques et sur les grands changements en gestation à l’heure actuelle, en abordant lucidement les défis qu’il faut désormais accueillir résolument, pour une autonomie entière et authentique du continent.

Liana NISSIM

Papa Samba DIOP (dir.), *Croire en l’homme. Mélanges offerts au professeur Georges Ngal à l’occasion de ses 70 ans*, Paris, L’Harmattan, 2006, 384 pp.

Ces mélanges offerts au professeur NGAL à l’occasion de ses soixante-dix ans s’ouvrent par une page d’avant-propos du sous-directeur de l’UNESCO Nourémi TIDJANI-SERPOS et se développent ensuite en trois parties.

La première section (pp. 11-62) accueille des “Témoignages” écrits par des amis, des conjoints, des anciens élèves et des condisciples de NGAL, ainsi qu’une contribution autobiographique du professeur NGAL même.

La deuxième partie se compose d’interventions plus proprement scientifiques sur l’œuvre de NGAL, en particulier sur sa production romanesque, avec une prédilection pour *Giambatista*



*Viko ou le viol du discours africain et L'Errance*. Dans le premier article, "Prolégomènes à la topologie de l'œuvre de Ngal: la science nouvelle et la redécouverte de la fiction comme connaissance" (pp. 65-77), Grégoire BIYOGO repère "trois topiques" (p. 67) dans les romans de NGAL, à savoir la psychanalyse de l'histoire africaine, la parole immédiate dotée du pouvoir créateur, et la phénoménologie de l'art à travers la corporéité. Nourémi TIDJANI-SERPOS, dans l'article suivant ("Du viol du discours africain à l'errance intellectuelle", pp. 79-100), se penche plutôt sur le parcours du héros de NGAL, Giambatista Viko: ce personnage, dans le premier roman, incarne la "fatuité intellectuelle dérisoire, et à la limite pathétique" (p. 83) de nombre d'intellectuels africains; ensuite, dans le deuxième roman, il est contraint par les sages africains à remettre en cause son rapport à l'Occident et à l'Afrique de base. "L'union du dire et du faire dans le dyptique de G. Ngal" de Nora Alexandra KAZI-TAMI (pp. 101-106) analyse les problèmes de la création littéraire dans le dyptique *Giambatista Viko et L'Errance*: selon la critique, les difficultés sont d'ordre morphologique (fragmentation du discours, oralité, densité) et thématique (changement de perspective par rapport au colonialisme, rapport de l'intellectuel à son double héritage); il en résulte une densité autant formelle que culturelle.

Dans "La quête de reconnaissance des pas de l'homme – mémoire et symbole dans l'œuvre de Georges Ngal" (pp. 107-117), Silvia RIVA étudie l'importance de la mémoire et de la modernité dans un autre roman de NGAL, *Une saison de symphonie*; la notion de symbole, chez cet auteur, sert à creuser les problématiques des rapports entre les hommes, et elle se manifeste principalement dans le masque, qui réunit stylisation et théâtralité. L'oralité est au centre de l'article de Samba DIOP, "La tradition orale dans l'œuvre romanesque de Ngal" (pp. 119-125): "Ngal le romancier nous invite à mettre sur pied un nouveau discours africain, une nouvelle rationalité nègre" (p. 121) dans laquelle l'oralité est, à l'opposé de l'écriture, le "lieu de possibilités innombrables et infinies" (p. 122). Contrairement à ce qu'on s'attendrait, l'essai de Ronombo OGULA ("L'espace du poème", pp. 127-145) est lui aussi consacré à la production romanesque de NGAL, dont il analyse la volonté de totalisation qui se déploie dans le mélange, le carnavalesque, l'hyperbolique. Georice Berthin MADEBE nous offre une contribution très longue et complexe ("De *Giambatista Viko* et de *L'Errance* à une approche énonciative du sens narratif: recherches sur l'intersubjectivité littéraire en littérature africaine", pp. 147-179) autour de la phénoménologie de la création romanesque dans les deux romans de NGAL: l'essayiste montre d'abord que, chez le romancier, l'énonciation s'oppose à la 'fictivité' et prime sur elle; il aborde ensuite une analyse de la sémiotisation de l'intersubjectivité à travers les romans pour montrer que "le traitement de 'l'Autre' comme présence énonciative est [...] manifeste et thématique par une visée énonciative typographique" (p. 156). Dans une troisième partie, MADEBE souligne l'importance du corps qui "coïncide avec l'énonciation, s'il ne devient pas l'énonciation

elle-même” (p. 160), et conclut que *Giambattista Viko* et *L'Errance* “sont parvenus à inscrire l'intersubjectivité en leur espace narratif et [...] à se décrire comme espace de fondation ontologique du sujet” (p. 177).

Jean Emmanuel MABE, dans “Deux géants de la pensée esthétique africaine: Léopold Sédar Senghor et Georges Ngal” (pp. 181-190), veut mettre en parallèle les pensées esthétiques des deux penseurs africains (SENGHOR et NGAL), choisis pour leur importance dans deux périodes pourtant différentes; SENGHOR centre sa pensée sur le rythme, NGAL institue une esthétique fondée sur le rapport à autrui: malgré des différences majeures, “les deux penseurs ont en commun qu'ils cristallisent et formulent les problèmes de l'Afrique sous l'angle esthétique” (p. 190). La première section du volume se clôt avec une brève et dense intervention de Tierno MONENEMBO, “Georges Ngal ou le devoir d'errance” (pp. 191-194); l'écrivain guinéen met en lumière l'importance du voyage pour NGAL, véritable parcours d'initiation qui permet d'élargir l'initiation traditionnelle africaine: en ce sens MONENEMBO institue un parallèle entre Giambattista Viko et le héros de *L'aventure ambigüe*, figures similaires et en même temps opposées.

La troisième partie du volume recueille des études générales très variées autant pour leur sujet que pour leur qualité. L'article qui ouvre cette section, “Littérature francophone subsaharienne: œuvres et auteurs actuels”, de Papa Samba DIOP, (pp. 197-210) se réduit à une liste de noms d'auteurs (tous genres confondus) dans le but de montrer la continuité de la littérature africaine au fil des années; on remarque pourtant, dans cette énumération, des oublis majeurs. La contribution de Ngalasso MWATHA MUSANJI, “Langage et violence dans la littérature africaine écrite en français” (pp. 211-226) part du principe que “la violence discursive ou scripturaire [...] apparaît comme [...] une arme redoutable entre les mains de sans-pouvoirs” (p. 211) et développe une série de lieux communs sur la violence commise par la langue étrangère sur l'écrivain et par l'écrivain sur la langue étrangère; le critique élargit ensuite sa quête à la recherche de la violence dans les thèmes, les biographies, la sémantique, la phonétique et ainsi de suite. L'article de Jacques CHEVRIER (“Une affinité esthétique: Alain Robbe-Grillet et Sony Labou Tansi”, pp. 227-236) institue des parallèles entre l'œuvre de Alain ROBBE-GRILLET et celle de Sony LABOU TANSI. Non seulement les deux auteurs partagent l'“intention délibérée de [...] tropicaliser [le français]” (p. 227) et la “volonté de rompre avec l'académisme ambiant, d'innover et par conséquent de déranger” (p. 228); ils ont en commun l'utilisation de l'espace (la ville comme enfer et/ou labyrinthe, opposée à un espace naturel) et du temps (déconstruit ou obsessionnel, mais toujours troublant). Michelle MIELLY, dans “Le panafricanisme selon Werewere Liking: l'utopie pratiquée au quotidien” (pp. 237-258), relate avec passion et envoûtement l'expérience du village d'artistes créée par Werewere LIKING en Côte d'Ivoire. Suit la transcription d'un cours magistral donné par Georges NGAL même à la Sorbonne en 1983-1984 autour du *Soleil des indépendances* (pp. 259-285).

Robert WAZI ouvre une série d'articles non littéraires avec "Les bassins sédimentaires de la république démocratique du Congo contiennent des gisements d'hydrocarbures à découvrir pour demain" (pp. 287-296), où le discours scientifique cède volontiers la place à l'idéologie progressiste. C'est encore Robert WAZI qui signe la contribution suivante, "Une écriture négro-africaine: le Mandombe" (pp. 297-302). Baudouin NDJOLI EBUNDA, dans "Intersubjectivité et politique: la question de l'altérité de l'autre" (pp. 303-344), présente un résumé de sa thèse sur la pensée du philosophe Gabriel MARCEL, alors que Marie-José HOYET ("De la tradition orale à l'écriture: quelques réflexions à propos d'une expérience pédagogique réalisée dans une Université italienne à partir de l'étude d'un choix de contes africains", pp. 345-357) relate l'expérience du cours en littérature francophone qu'elle a tenu à l'Université de l'Aquila autour du conte africain traditionnel et de sa réélaboration par TIDJANI. Le dernier article enfin, "La démocratie vue par la presse congolaise" de Jerry M'PERENG DJERI (pp. 359-376) analyse de façon très discontinue la façon dont trois journaux congolais ont présenté la démocratie lors de la première transition démocratique en 1990-1995.

Le volume se clôt sur une bibliographie complète de l'œuvre de NGAL. On regrette une typographie peu soignée, ainsi qu'une table de matières dans laquelle manquent les noms des auteurs.

Maria Benedetta COLLINI